PQ
2631
.I63M6

LE

THÉATRE DU PEUPLE

DE

BUSSANG (Vosges)

PERSONNAGES

Siméon BROMERRE, ancien chef de montagnards
Martin BROMERRE, son petit-fils.
LAURENT.
HAGON, son père, chef de la ville.
GRÈCHE, marchand. . . . . \
LONGÈNE, bûcheron . . . . . | Montagnards
CLAGAN, charbonnier. . . . . | de la Rougegoutte
MERRIN, id. . . . . |
Nicolas FERRY, charbonnier. . . . . /
OMBREDANE, domestique de Grèche.
BABON, domestique de Martin, muet.
THÉRÈSE, femme de Martin.
CLAUDINE, femme de Grèche.
Marie ROBIN, la folle.
La Femme de Clagan.
La Femme de Merrin.
La Femme de Nicolas Ferry.
PRUNETTE, fille de Longène.
Un petit enfant.
Un soldat de la suite de Hagon.
Un autre soldat porte-bannière.
Montagnards, Gens de la ville, Femmes, Enfants.

1er acte : *Le Plain de la Roche noire, clairière dans une forêt de sapins.*

2e acte : *La Maison de Martin Bromerre.*

3e acte : *La Place publique du Village des Montaguards.*

THÉATRE DU PEUPLE

DEUXIÈME SPECTACLE :

MORTEVILLE

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MAURICE POTTECHER

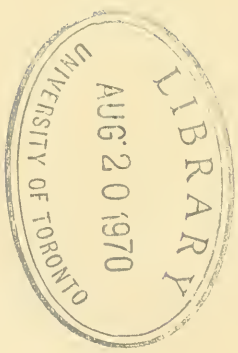
L. GEISLER, Éditeur

14 bis, Rue [illegible] 14 bis

(VOSGES) PARIS

1897

PA
8631
O68M6



Cette pièce est la seconde représentée sur le Théâtre du Peuple de Bussang.

C'est un drame sombre, assez touffu, plein de violences, d'actions sauvages, de tendresses héroïques et de douleurs. La scène en est reculée dans la brume des temps indéfinis. Quels sont ces personnages, à quels peuples, à quel siècle les rattacher? L'histoire ne les reconnaîtrait pas. La légende seule a esquissé leurs costumes et ébauché leurs gestes. Mais cette légende même est née d'un rêve. Un nom un peu mystérieux, un cirque solitaire au pied des montagnes, quelques vagues souvenirs d'un temps où la main des hommes arrachait à ces montagnes des richesses aujourd'hui abandonnées ou taries, ont suffi à la créer.

Si ceux qui lisent ces lignes, y étant poussés par la curiosité que leur inspira une tentative peut-être digne d'intérêt et dont le but a été exposé ailleurs : donner au peuple, à tout le peuple, la joie et l'enseignement de l'art dramatique, avec l'espoir de rendre à cet art, au contact du peuple, un peu de vigueur et de sincérité, — si ces lecteurs ont bien voulu suivre déjà le premier essai du Théatre du Peuple, *ils verront combien ce drame,* Morteville, *est loin de la pièce qui portait ce titre :* Le Diable marchand de goutte. *Ils ne retrouveront plus ici la réalité moderne qui faisait le fond de ce premier mystère rustique, les paysans qui en étaient les acteurs, — autour du personnage fantastique, échappé des vieux fabliaux, qui menait le jeu, — les détails et le parler de la vie champêtre, ni ces plaisanteries d'un tour local, mêlées aux épisodes d'une tragédie domestique presque naïve en sa simplification. Ici, il n'y a guère place pour le rire ; les acteurs montrent des faces inconnues et leurs actions s'effacent dans la nuit.*

Peut-être s'étonnera-t-on de ce changement. Ne correspond-il pas à un changement dans la pensée de l'auteur ? Est-ce un pas fait à côté ou en arrière de sa direction primitive, une hésitation assez grave et comme une rupture d'unité ?

Pour peu que l'on s'intéresse aux destinées du théâtre et de l'art populaires, cette question vaut qu'on s'arrête un instant pour y répondre.

Non-seulement l'auteur du Diable marchand de goutte *n'a pas cru se contredire lui-même en donnant sur la scène du* Théatre du Peuple, *à un an de distance,* Morteville ; *mais il a voulu par là affirmer son idée, montrer les développements dont il la croyait capable et présenter un exemple de ce que, artistiquement et socialement, ce Théâtre peut entreprendre, ce qu'il doit oser.*

Enfermer le Théâtre populaire dans une esthétique spéciale, adaptée au peuple ou à l'idée qu'on se fait du peuple, lui imposer des pièces d'un genre défini, tableaux de mœurs rustiques, idylles dramatiques et paysanneries morales, ce serait tout d'abord donner raison à ces artistes ombrageux, représentants attitrés de l'Art pur, qui ont raillé la conception d'un Théâtre populaire et déclaré toute alliance impossible entre le peuple et l'art. A quelle monotonie d'impressions n'arriverait-on pas rapidement ! On risquerait de voir bientôt se produire une nouvelle littérature de berquinades, de bucoliques sentimentales, suivant et précédant tour à tour, selon la loi ordinaire d'action et de de réaction, de prétendues études de mœurs d'un « réalisme cruel ».

Et puis, l'observation a été faite déjà très finement, il faut remarquer que ce goût des pièces champêtres, des idylles en action plus ou moins naïves, est spécial au public cultivé et à la minorité lettrée, bien plus qu'à la partie vraiment populaire de l'auditoire auquel s'adresse le Théatre du Peuple. *Interrogez les habitants de la cam-*

pagne ; de même que les ouvriers des villes, ils préfèrent au théâtre qui les met en scène, des spectacles qui, par l'héroïsme des passions, la nouveauté des décors et des costumes, les transportent loin d'eux-mêmes et de leur vie quotidienne, en leur révélant pendant quelques heures, où le sentiment compterait des siècles, le monde inconnu de l'idéal.

Essayer de satisfaire ce goût a paru à l'auteur d'autant plus légitime que, ce faisant, il satisfaisait lui-même son désir d'incarner, en une action pathétique où la fatalité du destin et des lois écrasait, sans pouvoir le vaincre, le saint effort de tendresse et de pitié de l'homme, quelques-unes des idées qui lui tiennent le plus au cœur. Il a cherché, dans ce drame, à développer librement, affranchi de bien des préoccupations qui l'eussent arrêté sur une scène ordinaire, un spectacle dont l'intérêt scénique forçât l'attention, dont la fable, malgré ses complications, pût en son ensemble être suivie par toutes les intelligences et qui imprimât dans l'imagination des auditeurs un souvenir de terreur et de pitié.

Quel que soit, dans l'avenir, le succès de cette tentative, en représentant sur sa scène rustique, avec des acteurs et un matériel presque improvisés, ce drame déjà complexe qu'un accroc eût pu facilement compromettre, le Théatre du Peuple *a montré à quelle variété se prêtait son répertoire et quels efforts il pourrait offrir un jour au génie d'un écrivain hardi, lui demandant de réaliser de grands rêves. La pièce — une comédie — qui cette année même accompagnera* Morteville *et qui ne lui ressemble en rien, sera un nouveau témoignage de la diversité où peut se renouveler ce répertoire.*

La source est inépuisable, les sujets sont infinis. Tour à tour ou se mêlant, la réalité, la fantaisie, la légende et l'histoire offrent leurs spectacles humbles, grandioses, touchants, familiers, riants et terribles à l'imagination

affranchie de l'écrivain et à l'attention toute neuve du public. Aujourd'hui, c'est au présent qu'on emprunte, pour en faire un tableau attendri ou railleur, comique ou émouvant, ses mœurs, son langage et l'un des mille incidents de l'existence journalière, afin que l'homme de ce pays apprenne à se mieux connaître, en s'y reconnaissant. Demain, pour lui parler de son passé, qui le fera songer à son avenir, pour lui laisser espérer ce qu'il peut être en lui montrant ce qu'il a été, on évoquera quelque souvenir de l'histoire ou bien l'on fera surgir des ténèbres le visage mystérieux de la légende. Et ceci au gré d'une fantaisie qui n'est ni capricieuse ni égoïste, mais qui correspond, par une sympathie secrète, aux besoins de l'imagination populaire, aux instincts d'une race que l'artiste connaît parce qu'elle est la sienne, et qui l'écoute, parce qu'il lui a parlé.

Fraternité de race non seulement entre les spectateurs, non seulement entre le poète et le public, mais encore entre le public et l'œuvre même, voilà ce qui fait la grande loi d'union affirmée par ce théâtre ; et voilà ce qui, malgré leur diversité et leur opposition apparente, relie les pièces les unes aux autres et rétablit entre elles cette unité fondamentale sans laquelle tous les efforts, en se dispersant, resteraient vains.

Dire, en effet, que les sujets peuvent, afin d'intéresser le spectateur, être pris en dehors de sa vie et de ses habitudes, ce n'est pas entendre qu'ils puissent être choisis au hasard des pays et des temps, au risque de lui rester indifférents ou inaccessibles. Il importe grandement, au contraire, que ces œuvres lui apportent toutes quelque chose où il retrouve un peu de lui-même, soit par la représentation d'actions familières, soit par le choix des personnages ayant avec lui quelque lien de parenté, soit enfin par la situation de la scène dans le décor connu où, dès qu'elle y est transportée, toute action cesse de nous être étrangère.

Le premier et le plus sûr élément d'intérêt d'un théâtre populaire provincial, comme celui de Bussang, c'est de

refléter le génie particulier du sol. On n'imagine guère une pièce scandinave ou une tragédie romaine donnée par des acteurs lorrains devant un public campagnard : ou bien il faudrait retirer à ces pièces ce qui fait leur prix aux yeux des raffinés et des archéologues, pour n'y laisser subsister que ce qu'elles renferment d'éternelle et universelle humanité.

A ce point de vue, Morteville, *si éloignée qu'elle paraisse de la réalité présente, reste une pièce locale : l'action se passe dans la montagne vosgienne, au fond d'une de ces gorges que le spectateur peut deviner, en tournant la tête, cachée dans les plis noirs des forêts qui l'entourent ; ces personnages vêtus de peaux sont les sauvages ancêtres de ceux qui les contemplent à travers les siècles ; et la plupart des coutumes attribuées à cette tribu régissaient encore, il y a cent ans, telle commune de la région montagneuse, que souvent les hivers blanchissent pendant la durée de deux saisons.*

Ceci dit, il ne resterait plus à l'écrivain qu'à s'excuser d'avoir une fois encore retenu les lecteurs pour leur parler de lui-même et de son œuvre, au lieu de la soumettre en silence à leur jugement : ce que l'on sentira, croit-il, de général et de désintéressé dans ces explications lui servira d'excuse et elles n'influeront pas sur l'opinion qu'on se fera de son ouvrage. Il ne croit pas nécessaire, à propos de ce drame, de reprendre une question qu'il a fallu examiner déjà à propos de la pièce précédente et qui se posera, sans doute, à chaque manifestation nouvelle du Théâtre populaire : celle de la portée morale de ce théâtre et de l'enseignement qui en peut sortir.

Ce drame contient-il une leçon ? Peut-on le louer ou lui reprocher d'être un plaidoyer ? Certes, qu'une idée morale en soutienne la trame, qu'un enseignement social y soit exposé, c'est ce que l'auteur ne songe pas plus à cacher que n'en pourrait douter le lecteur. Mais qu'est-ce

que le peuple (entendez la majorité non cultivée de l'auditoire) saura comprendre et retenir de cet enseignement!

Voilà ce qui a paru préoccuper un certain nombre de critiques assistant à la représentation. Ils se sont demandé ce qu'a voulu au juste prouver l'auteur, à quoi aboutissent ces catastrophes, ces luttes sanglantes entre deux peuples qui se déciment, entre la violence et l'égoïsme de tous et la pitié exaltée de deux êtres? Le sacrifice du héros était-il utile? Ne cause-t-il pas plus de misères qu'il n'en voulait guérir? Et cette créature, qui apprend de lui à donner sa vie pour une autre, à quoi bon l'avoir immolée, sinon pour le cruel étalage d'un meurtre pathétique?

L'auteur n'en dira pas plus, sur ce point, qu'il n'en a laissé entendre dans quelques paroles du Prologue où il a affirmé cette idée fondamentale de son œuvre : que toute conquête faite par l'humanité pour passer d'un état à un autre, a été fatalement souillée de sang et ennoblie de larmes, et que le sacrifice d'un être — sacrifice nécessaire à la marche du monde et que cet être lui-même n'est pas libre de choisir ou de repousser — ne donne souvent son fruit que quand l'heure de la récolte semble passée, — mais le donne toujours.

Quant à l'intelligence qu'ont pu se faire d'une telle conclusion les spectateurs rustiques de la pièce, il priera les esprits que cette question inquiète, de se rassurer et de ne se préoccuper que de leur propre sentiment en face d'un débat social digne d'arrêter toute conscience. Il est bien évident que cette conclusion ne se présentera pas avec son apparence de raisonnement abstrait et de formule philosophique aux ouvriers, aux paysans et aux soldats qui écoutaient le drame ; mais aussi ces auditeurs, dans leur simplicité, ne prétendront-ils pas expliquer ce que le poète a voulu seulement faire sentir.

Et pour aller jusqu'au bout, l'auteur ne croit nullement utile que ses intentions soient pénétrées par tous et

que tous puissent démonter son œuvre pour reconnaître quel mouvement l'anime et comment agit le ressort, — ce qui n'est l'affaire que des horlogers. Peut-il se rendre témoignage d'avoir intéressé et ému ? Voilà son œuvre complète et sa couronne tressée. En fait d'enseignement moral il est sûr que,— autant qu'un spectacle puisse influer sur une vie par l'émotion qu'il a suscitée — celui-ci sera interprété par la conscience instinctive comme il doit l'être, et beaucoup mieux peut-être que ne feraient l'intelligence et le raisonnement. Ne s'égarant point à commenter sa pensée, ces auditeurs muets seront plus près de son cœur. Ce que ce drame doit rester pour eux, ce n'est point une thèse, mais une vision, tragique et tourmentée par les épisodes, profondément morale et sereine, malgré tout, par l'idée qui la domine, par une inaltérable croyance au Bien, se dégageant de toutes les misères de la vie, à la bonté, plus forte que la haine, au sacrifice, plus fort que la mort.

Juin 1897.

PROLOGUE

LE PROLOGUE, *sous la forme d'une femme enveloppée de voiles gris, s'élève lentement hors de terre et apparaît entre les rideaux écartés.*

Je dormais depuis des siècles, oubliée au fond de la vallée noire.

A l'heure où le soir tombe comme un manteau sur les épaules du Géant d'Alsace, une voix m'a éveillée et m'a fait sortir hors

de l'ombre. Me voici. Je vais parler pour vous et évoquer le secret enseveli sous les joncs de l'étang desséché, la tragique histoire de Morteville.

Nul ne sait plus le nom de la cité qui, jadis, se dressait dans ce lieu et qu'ont engloutie les eaux. Une race d'hommes puissants et orgueilleux l'habitait, tandis qu'alentour, dans la forêt sauvage, vivaient des êtres misérables, un peuple de charbonniers et de chasseurs, — vos pères ! Voyez ce qu'ils ont été, et songez à ce que vous êtes.

Un étranger, qui portait la pitié et l'amour dans ses mains délicates, sortit de sa ville et vint au milieu d'eux. Il voulait adoucir leur sort, instruire leur ignorance, faire d'eux des hommes plus humains... Hélas ! comme ils l'ont récompensé ! La mort pour lui, la mort pour la chaste et fidèle créature qui l'aimait, tel fut le prix de son sacrifice. Et ceux qu'il rêvait de rendre heureux, les voilà qui vont se ruer d'eux-mêmes au massacre et se faire anéantir.

Mais que personne ici ne croie que le dévouement puisse rester inutile et qu'un homme souffre vainement pour son prochain ! Tôt ou tard, il porte son fruit ; la pitié fleurit

sous le sang et sous les larmes. Vous verrez à la fin, après des luttes féroces, des crimes et des catastrophes qui ont rempli d'horreur la sévère montagne, la paix réconcilier ce troupeau d'ennemis, et de cet amas de misères sortir enfin la concorde, la liberté et l'espérance !

Ensuite je redescendrai dans ma nuit.

Et vous, en nous quittant, retournez-vous du côté de la lumière ! Si vos yeux se sont mouillés à contempler un spectacle douloureux ou terrible, n'en ayez point de doute, et ne vous le reprochez pas.

Une autre fois, — bientôt — on vous présentera des images joyeuses et l'on tâchera de vous faire rire plus que vous n'avez pleuré.

Mais il est bien, parfois, — comme pour mieux se réjouir du matin, on repasse un mauvais rêve, — de regarder en arrière vers les ténèbres, pour marcher avec plus de confiance vers la clarté éternelle de l'avenir !

V. FRANCK
L. OEISLER

ACTE PREMIER

Clairière dans une antique forêt de sapins, au crépuscule. Le sol est couvert de neige, les arbres sont blancs de neige et de givre. Vers le milieu de la scène se dresse une meule de bois, recouverte de gazon et de terre. En arrière, vers la gauche, une hutte basse, sans fenêtre, tapissée d'écorces et de feuillages morts.

SCÈNE I

LONGÈNE, MERRIN, CLAGAN, NICOLAS FERRY

Ils travaillent à achever la meule.

MERRIN

Ça y est : la dernière meule est prête.

CLAGAN

Il ne reste plus qu'à déboucher la cheminée. Je vais grimper sur les épaules de Ferry pour retirer la perche. Toi, Merrin, boute le feu.

Il fait comme il a dit. Merrin s'accroupit sur le sol et essaye d'enflammer le foyer de la meule en battant le briquet.

MERRIN

Prends donc, feu de malheur! Vas-tu prendre ?

LONGÈNE

Le brouillard a mouillé les feuilles. Je t'ai pourtant choisi le bois le plus sec.

MERRIN

J'ai les doigts roides comme ce caillou. Aide-moi, bûcheron.

LONGÈNE

Voilà.

Il allume le feu. Merrin, les coudes dans la neige, souffle pour l'attiser.

CLAGAN

Maintenant, on peut se reposer, jusqu'à ce que la soupe arrive. Il se fait tard; les femmes doivent déjà être en route.

MERRIN

Bon sang! que la mienne ne s'arrête pas à jacasser! J'ai besoin de me fourrer quelque chose dans le ventre, pour me réchauffer un peu.

LONGÈNE

L'hiver sera dur : les bruyères ont fleuri longues.

CLAGAN

J'ai déjà rencontré trois loups. Si je n'avais pas eu ma pique ferrée...

MERRIN

Il y en a encore plus d'un de nous, dans la montagne, dont le froid, les bêtes ou les ennemis de l'autre colline feront la fin.

CLAGAN

Et ce sera peut-être ton tour cette année, Merrin ?

MERRIN (violemment).

Tais-toi! Tais-toi, je te dis!

LONGÈNE

Nous mourrons tous, aujourd'hui ou demain. Il n'y a que le vieux Siméon Bromerre qui ne veut pas mourir.

SCÈNE II

LES MÊMES, GRECHE

GRÈCHE (arrivant de droite et se parlant tout haut).

Que la maladie les fasse crever tous! Que cinquante mille démons tombent sur eux et les étouffent! La peste soit de ce Martin Bromerre, et de sa femme Thérèse, et de son grand'père Siméon, et de toute la satanée engeance!... Pouah! Je donnerais... je donnerais dix de mes plus belles fourrures pour pouvoir les tenir là, sous mon soulier, et cracher sur eux!

MERRIN (bas, aux autres).

Voilà Grèche, le marchand de peaux, qui vient par ici en grommelant. On dirait qu'il est en colère.

CLAGAN

Est-ce qu'il n'en veut pas toujours à quelqu'un? Il est jaloux de tout.

GRÈCHE (à part).

Me faire mettre à l'amende, me menacer d'être fouetté pour quelques malheureuses peaux d'ours vendues en cachette aux gens de la ville... Ah gredins! — La loi, la loi! Je me moque de leur loi. M'a-t-on consulté pour la faire?

LONGÈNE

Marchand, est-ce que les fouines ne se laissent plus prendre ? Est-ce que tu as trouvé un renard plus rusé que toi ? Tu n'as pas l'air bien satisfait ?

GRÈCHE (doucereux).

Qui ça ? Moi ? — Je n'ai à me plaindre de rien, je suis très content. — Que faites-vous ici ?

LONGÈNE

Tu le vois bien : notre métier. On a travaillé tout l'après-midi, moi à abattre du bois, eux à préparer les rondins, pour faire du charbon. Nous sommes de garde ici dans la forêt, jusqu'à demain soir.

GRÈCHE

Le beau métier !

LONGÈNE

Cela durera tant que, dans la montagne, Balmont et le Herloch seront en guerre, tant que les hommes de leur canton et ceux du nôtre se battront à coups de fourches et nos enfants à coups de cailloux.

MERRIN

C'est-à-dire, toujours!

GRÈCHE

Bon, bon! Et, dites-moi, quand ce bois aura brûlé assez longtemps et que le charbon sera prêt, qu'en fera-t-on?

CLAGAN

Ce qu'on en fera? Pardieu! on le livrera, comme toujours, à ceux d'en bas, aux étrangers qui sont établis dans la vallée du Hard et qui l'emploient pour leurs mines... Est-ce que tu ne sais pas ça aussi bien que nous?

GRÈCHE

Ah! on le vendra aux gens de la ville... Si, si, je le sais! mais je voulais encore vous l'entendre dire. Hé bien, quand j'ai envie, moi, de vendre aux gens de la ville mes produits, ma chasse, mon travail enfin, pourquoi n'en ai-je pas le droit? Pourquoi, si je le fais, me poursuit-on et me cite-t-on devant une espèce de tribunal où un homme, comme moi, qui se dit mon chef, et trois ou quatre pauvres gueux, comme vous, qui se prétendent mes juges, me condamnent à payer dix fois ce que j'ai reçu, me ruinent et, peu s'en faut...

CLAGAN

Ah! ah! tu t'es encore fait mettre à l'amende? C'est au moins la troisième fois.

GRÈCHE

Ceux qui m'ont fait payer, si je peux un jour leur régler leur compte!... — C'est bon! Mais est-ce juste, voyons, est-ce juste?

LONGÈNE

Pourquoi te plains-tu? Tu sais bien qu'aucune marchandise ne peut sortir d'ici que pour la communauté; vendre au dehors à notre profit, ça nous est défendu.

GRÈCHE

Défendu! Par qui?

LONGÈNE

Par nos règles donc, par les anciens usages de la commune et par la volonté de ceux qui sont à notre tête pour nous gouverner.

GRÈCHE

Ah! ah! Vos chefs! vos maîtres!

LONGÈNE (tranquillement)

Oui, et les tiens.

GRÈCHE

Je croyais qu'il ne devait y avoir qu'un chef. Quel est celui que l'assemblée a choisi autrefois ?

LONGÈNE

Siméon Bromerre, le doyen des sagards.

GRÈCHE

Et quel est celui qui nous commande ici ? Ce n'est pas Siméon. Siméon est donc mort ?

LONGÈNE

Non, tu le sais bien. Le vieux Siméon, l'automne dernier, — il avait bien alors près de cent ans — s'est retiré du village. Où vit-il aujourd'hui ? Quelque part, là-haut, au plus profond de la forêt. Il a voulu rester seul. Ce qu'il fait, personne ne peut le dire ; mais quelquefois, on a cru le voir rôder derrière les sapins, toujours robuste, avec un air qui fait baisser les yeux au plus hardi. Il ne nous abandonne pas ; tout ce qui se passe parmi nous, il le sait ; et si nous étions en danger, il viendrait. Mais avant de s'éloigner, il a remis son bâton blanc à son petit-fils et lui a délégué son autorité. Voilà pourquoi Martin Bromerre, aujourd'hui, a le droit de juger sur la place et

de commander, quoique jeune encore, à tous les hommes de ce ban; et s'il t'avait condamné, au lieu de te mettre à l'amende, à être fouetté ou chassé du canton, il faudrait bien encore lui obéir.

CLAGAN

A moins que tu ne te sentes assez fort pour lui tenir tête? Essaye.

GRECHE (dans une violente fureur).

Par les cornes de la lune! par la pierre ronde des sorciers, qu'on voit sur le grand Bâl!.. (Se calmant). Je payerai : c'est bon, je payerai. Vous êtes contents de votre sort? Moi aussi. Vous trouvez que tout est bien chez vous, que vous êtes libres quand un de vos semblables vous mène comme un troupeau, que vous êtes heureux quand vous réussissez tout juste à ne pas crever de froid et de faim, isolés du monde dans votre sauvage montagne? eh bien, tant mieux! je suis de votre avis. Je payerai l'amende, puisque Martin l'a dit, et que, quand Martin parle, du haut de sa rosse, avec son fouet à chiens au poing, tous les braves de la Rougegoutte se grattent humblement le nez devant lui... (Sursautant). Halte! qui vient par là?

Il recule. Les autres ont fait un mouvement pour se mettre en défense, quelques-uns ont saisi leurs bâtons.

CLAGAN (regardant au fond).

Bah! c'est une bête, mais elle n'est pas méchante.

MERRIN

C'est Marie Robin, la folle!

MARIE ROBIN sort des arbres, au fond, en courant.

SCÈNE III

LONGÈNE, CLAGAN. MERRIN, GRÈCHE, MARIE ROBIN

MARIE ROBIN (très vite).

Je ne suis pas folle, mais toi, tu es un poltron, voilà ce que je te dis. Si j'étais folle, je ne verrais pas que tu es un poltron : et tu en es un, puisque tu as peur de mourir.

CLAGAN (riant).

Attrape!

MERRIN (la menaçant).

Bougresse, tu vas voir si j'ai peur de cogner sur toi, quoique tu sois vieille et vilaine comme la Mort!

MARIE ROBIN (cachant d'abord son visage).

Seigneurs mes dieux! ne me battez pas! (le regardant en face) Touche-moi, et tu mourras dans l'année!

Merrin abaisse le poing et recule.

GRÈCHE

D'où viens-tu encore, vieille sorcière ?

MARIE ROBIN

De voir tes amis, vieux démon ! (geignant) Ah ! mes bonnes gens, j'en ai-t-y-fait, du chemin ! j'ai-t-y peiné sur mes pauvres vieilles jambes ! Quelle vie, quel sort ! Gagner son pain, sans pouvoir travailler à rien, avec une tête faible comme celle-là ! Mon pain !.. encore bien heureuse quand je trouve à me nourrir des racines et de quelques fruits sauvages que je cueille dans les bois !

GRÈCHE

Ou de ce que tu voles à droite et à gauche.

MARIE ROBIN

Dieu de dieux ! moi voler ! une pauvre créature innocente comme moi, sans famille, sans demeure !.. peut-on dire ? (Bas à Grèche) J'ai quelque chose à vous...

GRÈCHE (qui n'a pas compris)

Comment ?

MARIE ROBIN (feignant de ne pas comprendre non plus).

Comment ?

GRÈCHE

Qu'est-ce que tu me veux?

MARIE ROBIN

Rien du tout. Mes bonnes gens, est-ce que j'ai dit un mot? (grelottant) Be be be be... Je suis transie que je n'en puis plus, et mes dents claquent de froid.

LONGÈNE

Viens te chauffer un peu, si tu veux.

MERRIN

Nous n'avons pas besoin d'elle près de nous; c'est une...

MARIE ROBIN

Une... Quoi?

CLAGAN

On dit qu'elle jette des sorts.

LONGÈNE

Hé bien, si elle peut vous faire du mal, il faut justement ne pas la mettre en colère. — Allons, voilà une place.

MARIE ROBIN

Je connais mes amis et mes ennemis. (Bas, en passant près de Grèche) J'ai à vous parler... écoutez-moi donc! — de la part de quelqu'un... d'en bas.

GRÈCHE (à mi-voix).

Ah! Ah! De la ville?

MARIE ROBIN (bas).

Tout-à-l'heure, à la nuit, ici... trouvez-vous ici. On y sera. (Sur un regard interrogateur de Grèche) Quelqu'un de grand!..

CLAGAN (aux autres).

Elle a parlé de la ville.

MARIE ROBIN (à Grèche).

Il y aura des choses nouvelles. Vous verrez venir, tout-à-l'heure... Chut! plus tard.

LONGÈNE (à Marie Robin).

Hé bien, viens-tu?

MARIE ROBIN

Voilà, voilà. — Aïe! mes enfants: je suis rompue.

(Ils s'asseyent autour de la meule).

MERRIN

Cette ville, qu'est-ce donc? Ils en parlent toujours. (à Clagan) Tu la connais, toi?

CLAGAN

Non. Ni moi, ni un autre. Une fois, de là-haut, je l'ai vue... Beaucoup de pierres, des cheminées comme s'il en poussait du sol, et dressées partout comme une forêt ébranchée... Au soleil les toits reluisaient dans toute la vallée. J'étais monté tout en haut d'un grand sapin... On ne la voit pas d'un autre endroit : de tous les côtés, les forêts l'entourent et descendent en rond jusqu'au bas de la pente.

MERRIN

Les gens de cette ville, qu'est-ce qu'ils font? sont-ils...

CLAGAN

Quoi?

MERRIN

Comme nous?

CLAGAN

A moins qu'ils n'aient deux têtes... Pauvre Merrin!

MERRIN

Pourquoi ris-tu ? On raconte beaucoup d'histoires sur eux. N'est-ce pas, Longène ?

LONGÈNE

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ne vivent pas comme nous. Leur costume est différent. Ils parlent un autre langage. Ils ont fait des choses !... Mais à quoi bon vous occuper de cette ville ? Vous n'y entrerez jamais.

GRÈCHE (entre les dents).

Défendu ! Cela aussi nous est défendu.

CLAGAN (regardant Marie Robin).

Il y a quelqu'un qui pourrait mieux te renseigner, peut-être... pas vrai, la vieille ? Allons ! ne fais pas l'innocente : on t'a vue rôder bien près... On ne lui dit rien, à elle, parce qu'autrefois, quand elle était plus jeune, il paraît que le vieux Siméon et elle s'accordaient bien ensemble... (à Marie Robin) Est-ce que tu m'entends ?

MARIE ROBIN

C'est à moi que vous parlez ?

MERRIN

Non : c'est à mon pied!

MARIE ROBIN

Vous êtes bien honnête. Merci, je n'ai plus si froid.

CLAGAN

Tu n'en tireras rien; elle ne veut pas entendre. (Baillant) Ah ça! est-ce que les femmes vont bientôt venir? J'ai les dents longues.

MERRIN

Et moi!

GRÈCHE (se levant).

Vous êtes tous des simples! On vous fait croire ce qu'on veut. Cette ville, je sais ce que c'est; écoutez: Il y avait là autrefois un grand étang, une *morte;* et au printemps, toute la neige fondue des montagnes y roulait. Ces hommes-là sont venus, il y a plus de trois cents ans. D'où? Je ne puis pas le dire... De très-loin, d'un pays où on dit que la mer est gelée. Et voilà qu'en passant ici pour aller se battre, quelques-uns ont entendu raconter qu'en fouillant la terre, on y trouvait du métal. [Les gens de ce canton savaient cela, mais ils

étaient trop bêtes pour tirer quelque chose de ces richesses. Ils le sont encore, pardieu, comme ils le seront sans doute toujours !

MERRIN

Est-ce de nous que tu parles, hein ?

GRECHE

Mais non, mais non ! Comment donc ! N'êtes-vous pas les plus malins des hommes, vous qui avez pris, pour vous conduire, une espèce d'ours aveugle appelé Martin ? — Qu'est-ce que je vous disais donc ? Ah ! Voilà que ces étrangers ont bien su mettre le nez, eux, sur les trésors cachés dans le sol.] Au lieu de continuer à faire la guerre et d'aller pour le plaisir de leurs chefs, exposer leur peau, ils se sont établis ici. Ils percent la montagne, lui arrachent l'argent, le cuivre, l'étain, travaillent ces métaux, en font le commerce, deviennent riches, construisent des maisons, des fabriques, bâtissent une ville qui s'agrandit chaque jour. L'étang les gênait, ils l'ont fait reculer. Avec des quartiers de granit et des machines dont une seule fait le travail de cent hommes, ils ont élevé un mur, une digue formidable, derrière laquelle leur ville s'étend en sûreté. Et main-

tenant, que font-ils ?— Mais dites-moi d'abord, nous, ce que nous faisons.

LONGENE

Nous faisons ce qu'ont fait nos pères.

GRECHE

Peuh ! Autant vaudrait que ta femme eût mis au monde une portée de bûches, si tes enfants ne sont nés après toi que pour rester des gueux comme leurs parents ! — Vraiment, vous êtes contents de votre sort ? Oui ma foi, votre existence est belle ! Regardez vos figures noires, vos vêtements, vos mains : de quoi avez-vous l'air, de bêtes ou d'hommes ? Où logez-vous ? dans des tanières. Comment vous nourrissez-vous ? Quand vous êtes blessés ou malades, où sont vos médecins ? Il vous faut sans cesse vous défendre contre vos voisins, avec lesquels vous ne pouvez vivre en paix, ou contre les animaux féroces qui peuplent ces forêts. Tandis qu'eux, dans leur ville !.. — Pensez-vous qu'on ne puisse manger mieux, dormir mieux, jouir mieux ? Dites.

LONGÈNE

Pourtant...

CLAGAN (lentement).

C'est vrai.

MERRIN (avec colère).

C'est vrai!

GRÈCHE

Bien sûr que c'est vrai ! Je ne voudrais pas mentir. O bonnes gens, à qui la faute ? Qui est-ce qui devrait veiller à votre bien-être, vous instruire, vous faire plus riches et plus heureux ? Je ne sais pas, moi. Ne serait-ce pas vos chefs ? Pourquoi les avez-vous élus ?

LONGÈNE

Pour nous défendre, d'abord.

GRÈCHE

D'abord, oui. Mais êtes-vous sûrs . . .
(Il sourit).

CLAGAN

Hé bien, de quoi ? parle.

MARIE ROBIN (criant).

Au loup ! au loup !

MERRIN (tressaillant).

Quoi donc ? qu'a-t-elle vu ?

CLAGAN

Rien! Allons, la folle, vas-tu te taire?

MARIE ROBIN

Je ne dis rien, je ne dis rien! C'est bien assez d'écouter bavarder vos femmes.

On entend une rumeur dans la forêt.

MERRIN

Ce sont-elles. Ah!

GRÈCHE

La mienne doit les accompagner, avec mon domestique; je lui ai ordonné de me rejoindre ici. C'est elle qui rit encore: elle rit toujours...

CLAGAN

Entendez-vous les bonnes pies? Comme elles remuent la langue!— Allons, pressez-vous un peu.

Entrent à gauche CLAUDINE, femme de Grèche, la femme de Merrin, la femme de Clagan, la femme de Ferry, PRUNETTE, fille de Longène, entourant OMBREDANE, avec qui elles plaisantent.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, OMBREDANE, CLAUDINE, PRUNETTE, LA FEMME DE MERRIN, LA FEMME DE CLAGAN, LA FEMME DE FERRY.

LA FEMME DE MERRIN

Ombredane ! Ombredane !

PRUNETTE

Il nous en conte ! il n'a jamais fait cela !

CLAUDINE

Ah ! ah ! ah ! c'est un brave ! vous ne le connaissez pas comme moi... depuis seize ans qu'il sert chez nous.— N'est-ce pas, Ombredane, que tu es un brave?

LA FEMME DE CLAGAN

Lui, se battre avec un géant? Il a peur des sotrès, quand il entre dans l'écurie. Monsieur est hardi avec les filles, mais trois poils de barbe lui font peur !..'

Ombredane fait mine de la saisir; elle se débat.

PRUNETTE

Encore une histoire, Ombredane !

LA FEMME DE MERRIN

Ombredane! Ombredane!

Ombredane gesticule au milieu d'elles, se bouche les oreilles et, en riant, feint de les vouloir éviter.

MERRIN (s'avançant au devant d'elles).

Sacré tas de femelles! Aurez-vous bientôt fini de sauter ainsi et de piailler comme des poules autour de ce beau coq, pendant que vos hommes se serrent le ventre en vous attendant? (A sa femme) Allons, ouste, toi! viens ici!

Toutes les femmes s'arrêtent de rire subitement.

CLAGAN (à sa femme).

Apporte-moi ma soupe! si tu l'as encore laissée brûler, gare à toi!

LONGÈNE (à Prunette).

Hé bien, la grande, et moi?

PRUNETTE

Voilà, papa.

GRÈCHE (à Claudine).

Tu as été longtemps. — Pourquoi riez-vous?

CLAUDINE (se remettant à rire).

Ah! ah! ah! C'est Ombredane. Figure-toi... ah! ah! ah!

GRÈCHE

Mais ne ris pas. — Qu'est-ce qu'il a fait, ce fou?

CLAUDINE

Il disait... ah ah!... que ce matin, en allant, dans la clairière, ramasser les peaux qu'il avait mises à sécher, voilà qu'il a aperçu je ne sais pas quoi... un gros homme, un géant, qu'il dit, avec une barbe rouge et, sous son manteau, un habit tout en fer, qui le regardait, qui le regardait!..

GRÈCHE

Tout en fer, avec une barbe... Quelle histoire!

CLAUDINE

Attends! Ce géant qu'il dit, ou ce diable— c'était peut-être le diable, n'est-ce pas, Ombredane?— en voyant qu'Ombredane l'avait vu, lui a fait un signe de la main et s'est mis à marcher vers lui. Et que penses-tu qu'ait fait Ombredane?

GRÈCHE

Lui, ce poltron? Il s'est sauvé?

CLAUDINE

Ah! c'est ce que nous avons toutes dit; mais il prétend que non et que c'est lui qui a

fait sauver le fantôme : car c'était sûrement un fantôme n'est-ce pas, Ombredane.

Elle rit. Ombredane fait des signes de tête.

GRÈCHE

Mais ne ris pas ! Ce garçon est stupide : il ferait mieux d'exécuter ce que je lui commande et de prendre garde à sa besogne que d'inventer d'aussi sottes histoires. Un géant tout rouge... c'est stupide !

CLAUDINE

Il jure que c'est vrai. Jure-le, Ombredane.

OMBREDANE (levant la main et crachant).

Je jure que c'est vrai... (à part) que je me suis sauvé.

CLAUDINE

Tu vois ! — Comment ne pas le croire, avec une tête pareille ? Ses grosses joues soufflent la vérité, sa bravoure brille dans ses petits yeux de taupe, et l'honnêteté de son âme éclate sur sa tête sans cheveux... Ah ! ah ! ah !

GRÈCHE (furieux, la secouant par le bras).

Mais ne ris donc pas ! Vas-tu t'arrêter de rire ? un jour pareil, quand j'ai été humilié, mis à l'amende !

CLAUDINE

Eh ! veux-tu donc que je pleure ? Cela ne te rendra pas ton argent.

CLAGAN

Il n'y a rien de nouveau en bas ?

Les cinq femmes ouvrent en même temps la bouche pour parler et s'arrêtent.

LONGENE (à sa fille).

Réponds, toi, la grande.

PRUNETTE

Non, il n'y a rien.

LONGENE

Où est le chef. ?

PRUNETTE

Il chasse, depuis ce matin.

GRÊCHE (entre les dents, à Ombredane).

C'est ça, il chasse, pendant que nous, nous trimons !

OMBREDANE (en écho).

Nous trimons !

PRUNETTE

Sa femme, Thérèse, voulait monter avec nous : elle a eu peur d'être grondée.

CLAUDINE

Les hommes sont si rudes ! (riant) Il n'y a que le mien qui est toujours de bonne humeur.

GRECHE

Prends garde à toi.

CLAUDINE

Bah ! je n'ai plus peur de rien. Ombredane me défendrait.

Elle s'approche d'Ombredane. Grèche les sépare en se mettant entre eux. Pendant ce qui précède, Marie Robin vole, sans être vu, le pain de Merrin.

MERRIN

Mon pain ! Qui est-ce qui m'a pris mon pain ? (A Clagan) C'est toi !

CLAGAN

Moi ? Ton pain ?

MERRIN

Je l'avais posé là... Rends-le moi.

CLAGAN

Va te promener ! Je n'ai pas touché à ton pain.

LA FEMME DE MERRIN (à Clagan).

Vous n'êtes pas honnête. Pourquoi lui prenez-vous ce qui est à lui ?

CLAGAN

Que le diable vous enlève ! Je vous dis que je ne lui ai rien pris.

LA FEMME DE CLAGAN (à la femme de Merrin).

C'est bon pour vous de voler, ma chère ! Avant de nous accuser, vous feriez bien de rendre les poules que vous avez prises, il y a cinq ans, à votre voisin.

LONGÈNE

Ah ! si les femmes s'en mêlent !..

LA FEMME DE MERRIN

Qu'est-ce que vous dites ? Moi, voler des poules ! Oh la menteuse !

LA FEMME DE CLAGAN

Il y a trois personnes qui vous ont vue.

Tout le monde le sait bien... Demandez à Clémence.

LA FEMME DE FERRY

Ma foi, je ne...

NICOLAS FERRY (lui mettant la main sur la bouche).

Ne te mêle pas des affaires des autres. Assez !

LA FEMME DE MERRIN

O la menteuse ! est-il possible. (Elle pleure). L'entends-tu, Merrin, cette mauvaise langue ? Elle dit que nous sommes des voleurs.

MERRIN (à Clagan)

Rends moi mon pain ? Tu ne veux pas me le rendre ?

CLAGAN (haussant les épaules).

Laisse-moi tranquille !

LONGÈNE

S'il dit qu'il ne l'a pas pris ?

LA FEMME DE MERRIN

Menteuse !

LA FEMME DE CLAGAN

Crie ! crie ! Les poules de Mouriche criaient aussi, quand tu les emportais sous ta jupe.

MERRIN (s'avançant sur Clagan).

Nous allons bien voir.

CLAGAN (ramassant une pierre).

Approche un peu, et je te casse la tête.

GRÈCHE (à part).

Kss! Kss! Cognez-vous, mangez-vous, imbéciles! Il en restera toujours assez.

Les deux hommes se menacent pendant que les deux femmes s'injurient encore. Tous les autres se sont levés et s'agitent en criant.

MARIE ROBIN (mangeant le pain de Merrin).

Au loup! au loup!

MARTIN BROMERRE arrive à droite, à cheval, suivi de chiens que BABON tient en laisse. Il s'arrête brusquement.

SCÈNE V

CLAGAN, MERRIN, LONGÈNE, NICOLAS FERRY, GRÈCHE, OMBREDANE, CLAUDINE, MARIE ROBIN, LA FEMME DE CLAGAN, LA FEMME DE MERRIN, LA FEMME DE FERRY, PRUNETTE, MARTIN BROMERRE, BABON.

MARTIN BROMERRE (levant son fouet).

Le premier qui bouge, je le fouette comme un chien! (Tous restent immobiles.) Jetez vos bâtons!

(Merrin et Clagan obéissent. Martin saute en bas de son cheval, que Babon prend par la bride et emmène à l'écart). Qu'est-ce qu'il y a encore ? Ainsi, dès qu'on n'est pas là pour vous surveiller, il faut que vous vous preniez de querelle, que vous vous battiez comme des brutes ? Qu'est-ce qui a commencé ? C'est sans doute toi, Merrin ? ne te défends pas ; tu es une mauvaise tête ! Et Clagan aussi ferait bien de prendre garde à lui. (Il regarde autour de soi et remarque l'agitation des femmes) Je ne veux plus entendre de tapage. Si vous êtes assez faibles pour vous laisser monter la tête par vos femmes, enfermez-les chez vous. Ce n'est pas le moment de vous battre quand les maraudeurs du Herloch sont tout prêts à tomber sur vous. Longène, vous qui avez de l'âge et de la raison, vous auriez dû tout de suite les faire rentrer dans l'ordre... (Apercevant Grèche.) Ah ! tu es là, toi ? Je ne m'étonne plus s'il y a du trouble ici.

GRECHE (avec une fausse soumission).

Martin, tu m'accuses à tort. Dites, vous tous, si je suis pour rien dans cette dispute ?

CLAUDINE

Vrai, je puis témoigner pour lui. Il n'a rien fait de mal... cette fois.

MARTIN

Je viens de visiter tous les postes dans la montagne. Partout, il m'a fallu remettre la paix et gronder. Je ne comprends pas que vous vous conduisiez ainsi! N'avez-vous pas assez de vous défendre contre vos voisins, au lieu de vous manger les uns les autres? Je vous forcerai malgré vous à respecter la loi; il faut rester unis entre nous pour être plus forts contre nos ennemis. Voilà ce que notre loi commande.

LAURENT est sorti, au fond de la forêt. Il s'avance par derrière sans être remarqué, écoute un moment, puis parle.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT

LAURENT (doucement).

N'y a-t-il pas une autre loi?

Tous se retournent et le regardent avec surprise. MARIE ROBIN s'approche de GRÈCHE et lui parle bas, en désignant Laurent. MARTIN regarde fixement le nouveau-venu. Quelques instants de silence.

MARTIN

Qui es-tu, toi?

LAURENT (s'approchant du groupe formé par les hommes et les contemplant avec une curiosité ardente et triste).

Comme ils sont pauvres ! Comme ils ont l'air rude et las ! Et voilà vos vêtements ? Et c'est là votre nourriture ? — Je ne pouvais pas croire qu'il y eût des hommes si misérables ; et je comprends, ce soir, je comprends comment ils se déchirent ainsi. (S'approchant aussi des femmes et les regardant avec une douceur plus tendre.) O pauvres femmes, vos mains sont toutes rouges...

Les HOMMES secouent la tête avec une surprise défiante. Les FEMMES abaissent leurs regards sur leurs mains, puis les relèvent vers Laurent.

MARTIN

Je te demande qui tu es, d'où tu viens ?

LAURENT reste silencieux et paraît rêver.

CLAGAN

C'est un fou.

MERRIN (fronçant les sourcils).

Qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là ?

MARTIN

Tu ne réponds pas ! Je n'ai qu'un signe à faire à ces hommes pour qu'on t'empoigne et

qu'on te traite comme un ennemi. Tu es un étranger, un des hommes de cette ville ? Pourquoi viens-tu sur notre territoire ? Nous n'allons pas chez vous !

LAURENT

Tu es sans doute celui qu'on appelle Bromerre ?

MARTIN

Oui, le chef de la commune. J'ai le droit de t'interroger en leur nom.

LAURENT

Et moi, je dois te répondre. O Martin, il y a peut-être une loi meilleure ! — Ecoutez-moi. Oui, je suis monté vers vous de ma ville. J'avais entendu dire qu'il existait, là-haut, cachés sous les sapins de ces grandes forêts, des êtres qui étaient sombres comme les loups parmi lesquels ils vivent, et aussi dénués qu'eux. Comment y aurai-je cru ? Je vivais au milieu de toutes les douceurs des sens et dans l'égoïsme du cœur. Je ne mangeais pas pour assouvir ma faim, mais je m'asseyais devant une table toujours chargée de nourritures et je dormais dans des lits plus mous que le duvet des petits oiseaux. Pouvais-je penser à ceux

qui peinent, attendant avidement chaque soir, l'écuelle grossière où refroidit la soupe et qui couchent tout vêtus sous les feuilles, la main serrée sur leurs bâtons ? Notre cité était si puissante et si riche, les maisons nous abritaient si chaudement ! [Rien ne manquait — que le désir !]

GRECHE

Ecoutez-le, écoutez-le. Tout ce que je voulais vous dire tout à l'heure, c'est lui qui va vous l'apprendre.

LAURENT

Mais depuis que j'ai su cette chose, que d'autres hommes comme moi n'avaient rien de ces biens auxquels je prenais à peine garde, en vérité, je n'ai plus pu ni dormir, ni manger, ni étudier, ni me divertir. Et j'ai voulu voir de mes yeux ce qu'il en était et faire ce que j'avais en esprit de faire. — Pardonnez-moi, car j'ai été lâche bien longtemps !

CLAGAN (aux hommes).

Que dit-il donc ? On a de la peine à le comprendre : il parle comme s'il lisait des signes sur les vieilles pierres.

CLAUDINE (aux femmes).

Je ne sais pas bien où il veut en venir ;

mais sa voix est douce et ses yeux aussi parlent doucement.

LAURENT

Enfin, me voilà parti ! Ils essayaient tous de me retenir ; ils ne comprenaient pas mon projet et croyaient que ma tête était malade ; mais ce n'était que mon cœur. J'ai tout rompu, tout quitté ; ma mère pleurait, mon père serrait les poings et voulait m'enfermer. Il est affreux de se révolter contre ceux que l'on vénère ; mais il est pis de désobéir à sa conscience. J'ai marché dans la forêt, malgré les gardes. J'ai passé plusieurs fois près de vous. Je n'osais pas me montrer et parler. J'ai vu vos villages, vos huttes de terre, vos enfants à peine vêtus et souillés d'ordures, qui criaient sur le pas des portes ; et la neige s'amassait dans le ciel épais. Votre sort est plus rude encore que le nôtre n'était facile et doux. Il ne se peut pas que vous restiez ainsi.

GRÈCHE

Que vous disais-je? Ah ! Ah !

MARTIN (à Grèche).

Tais-toi ! (A Laurent) Comment te nommes-tu ?

LAURENT

Appelle-moi Laurent. Je suis quelqu'un qui vous aime et qui vous apporte une nouvelle vie et des lois plus humaines.

MARTIN

C'est la troisième fois que tu dis une chose dangereuse. Nos lois sont bonnes et ne veulent pas être changées. Je te conseille de repartir.

LAURENT

Je ne viens pas pour rien attaquer ni détruire. Je vous enseignerai ce que je sais.

MARTIN

Quoi ?

LAURENT

Une vie moins sauvage, plus de bien-être, et la bonté.

MARTIN

Va-t-en !

LAURENT

Pourquoi me chassez-vous ? Je vous serai utile. Tout ce que j'ai reçu, je vous le donnerai. Je vous apprendrai à utiliser les ressources de la terre, de la forêt et de l'eau, et si votre sol

est rude, le moyen de le faire produire. Je vous construirai des maisons où vos femmes aimeront à voir le soleil faire luire les murailles et les armoires dorées et où vos enfants n'étoufferont plus de la fièvre. Et toutes les sciences que savent les gens de notre ville, je vous les montrerai : [celle de soigner les malades, de tisser les étoffes, d'utiliser les produits des bêtes domestiques et enfin le secret de lire la parole dans les livres et de la fixer pour ceux qui nous suivront.]

MARTIN

Voilà de beaux discours ! Tu veux faire de ces hommes des savants, des raisonneurs et des douillets. Et quand ils auront perdu leur vigueur, quand ils seront devenus, de loups qu'ils sont, comme tu dis, des moutons doux et peureux, qui les défendra contre les autres loups ? Leurs voisins tomberont sur eux. Crois-tu que nous n'ayons pas autre chose à faire que d'écouter des histoires de femmes ? Et nos ennemis, qui habitent aussi cette montagne, tu ne pensais pas qu'il nous faut d'abord nous battre contre eux, et nous venger ?

LAURENT

J'y pense. — Pourquoi vous battez-vous ? De quoi faut-il vous venger ?

MARTIN

Hein ! Mais si tu as entendu parler de nous, tu sais bien que les montagnards de la Rougegoutte et ceux qui occupent les gorges du Herloch se haïssent et se font la guerre.

LAURENT

Je l'ai entendu dire. Mais pourquoi vous haïssez-vous ?

MARTIN

Vois, ta question les fait rire. Hé bien, demande leur donc pourquoi.

LAURENT (aux hommes).

Voulez-vous me répondre, vous ? Vous haïssez vos voisins ?

CLAGAN

Ah oui !

MERRIN

Tiens, pardieu !

LONGINE

Autant qu'ils nous détestent.

LAURENT

Mais pourquoi ?

CLAGAN

Comment, pourquoi? Parce qu'ils sont nos ennemis !

LAURENT

Depuis quand ?

LONGÈNE

Depuis toujours. On ne sait plus où cela remonte. Leurs grands pères ont tué les nôtres.

[MERRIN

Et nos petits-fils massacreront les leurs.

LAURENT

Sans doute, ils vous ont fait du mal ?

LONGÈNE

Tant qu'ils ont pu. Ils nous ont volé notre gibier, détruit nos meules et volé notre terre.

LAURENT

Peut-être leur en avez-vous fait aussi ?

CLAGAN

Certainement, tant que nous avons pu.]

LAURENT

Mais enfin, pourquoi êtes-vous ennemis ?

CLAGAN

Eh bien, ma foi... on t'a dit...

MERRIN

Ah ! Il ne comprend rien.

LONGÈNE

Ils ne sont pas de la même commune, voilà !

LAURENT

Mais ne sont-ils pas de la même race ? ne vivent-ils pas comme vous ? Ne travaillent-ils pas aussi dans la forêt à chasser, à abattre les arbres et à préparer le charbon pour ceux de notre ville ? ne souffrent-ils pas du froid, de la faim et des bêtes, comme vous ? Et quand même ils seraient d'une autre race, ce sont des hommes, n'est-ce pas ? Faut-il donc que les hommes, parce qu'ils portent un autre nom, se dévorent !.. Oh ! vous me tournez le dos, vous ne voulez plus m'écouter ? (Allant vers les femmes) Dites, vous qui voyez vos pères, vos maris, vos enfants mener cette sauvage existence et courir toujours inquiets hors de leurs maisons où ils vous laissent, ô femmes, traitées plus durement que des servantes, dites, ne voudriez vous pas la fin de cette misère et

des jours plus heureux? La paix, la bonne paix qui fait que les chaumières ne sont plus vides, et que le grenier s'emplit et que les hommes peuvent rire et jouer avec les petits enfants, ne la souhaitez-vous pas? Je viens vous la donner. Aidez-moi à faire mon œuvre!.. Ces gens du Herloch, j'irai les trouver aussi, je parlerai à leur chefs. Ils ne sont pas pire que les autres hommes: il faut les instruire. Je m'adresserai à leurs femmes : ils ont des femmes aussi, qui souffrent comme vous. Oh! qu'une d'entre vous seulement m'écoute, et qu'après avoir été priée, elle prie aussi pour moi!

(A ce moment, THERÈSE, la femme de Martin est apparue au fond, dans la hauteur, entre les arbres. Sans être remarquée, elle s'arrête et écoute Laurent. — Les femmes, auxquelles il s'est adressé, restent silencieuses et semblent réfléchir, la tête baissée, quelques-unes tenant leurs mains étendues l'une sur l'autre, contre la poitrine.)

MARTIN

Allons! tu as assez parlé. Je comprends maintenant où tu veux en venir, va, et ce qui t'a amené parmi nous. Tu es un de ces ambitieux qui prétendent à toute force changer les choses établies et bouleverser les coutumes : les tiens se sont débarrassés de toi, on t'a

chassé et maintenant tu viens chez les voisins chercher un autre gibier. Qu'espères-tu donc ? Devenir le chef de cette commune, prendre ma place et commander ici ?

GRÈCHE (à part).

Si je le pensais, vrai, je soutiendrais ce jeune homme.

MARTIN

Tu t'es trompé. Peut-être es-tu bon pour parler à des femmes ; mais les hommes de la Rougegoutte qui veulent un bras solide, ne sont pas faits pour toi. N'est-ce pas, vous autres ?

LONGÈNE

Nous avons confiance en toi, Martin : on sait que si tu es sévère, tu n'es injuste pour personne.

MERRIN

Faudrait voir si c'est un espion ; et alors, faites-lui son parti.

GRÈCHE

Attendez encore un peu : il a quelque chose à dire.

LAURENT

Prendre votre place ? Commander ? O

Martin, je ne demande ici qu'à servir. (Ouvrant la robe de bure qui le couvre et sous laquelle il apparaît vêtu d'un riche costume aux couleurs éclatantes). Ces habits de soie, ces pierres, ces colliers, ces bracelets, arrachez-les moi! Prenez-les, prenez-moi, prenez ma vie, pourvu que vous ne me chassiez pas et que vous ne repoussiez pas ma tendresse et ma paix!

Il jette à terre les bijoux dont il est paré.

MARTIN (les repoussant du pied).

Que veux-tu que nous fassions de ces choses? Remporte-les avec toi.

MERRIN (s'approchant de Laurent).

Allons, file!

LAURENT

Pas avant que vous m'ayez cru!

MARTIN

Si tu as voulu nous tromper, nous savons nous défendre. Si tu es sincère, ton temps n'es pas venu.

LONGÈNE

Jeune homme, ne te mêle pas de changer les vieux usages: la montagne te portera malheur.

LAURENT

Personne ne m'entendra donc !

MARTIN

Quand les chiens n'attaqueront plus les sangliers, quand nos voisins se décideront d'abord à nous laisser en repos, alors peut-être, on t'écoutera.

LONGENE

Jusque-là, tu peux dormir dans ta maison, où les lits sont si mous.

CLAGAN

On ne t'éveillera pas de sitôt.

MERRIN

Mais écoute donc ce qu'on te dit : décampe ! — Ah ! tu ne peux plus marcher, peut-être. Nous avons là des bâtons pour te redonner des jambes.

(Il ramasse son bâton, ainsi que Clagan, et tous deux s'approchent de Laurent pour le frapper. A ce moment Thérèse fait un mouvement et s'avance de quelques pas sur la scène. Clagan et Merrin s'arrêtent et la regardent. Laurent, seul, ne se retourne pas.)

SCÈNE VII

Les Précédents. Thérese

THÉRESE

Martin ! Je suis venue t'apporter une nouvelle.

MARTIN

C'est toi, Thérèse ! Qui t'a dit de monter jusqu'ici ?

THÉRESE

Des gens du Herloch sont venus chez nous...

Rumeurs d'inquiétude chez tous les personnages.

MARTIN (criant).

Mon cheval ! amenez-moi mon cheval ! — Qu'est-ce qu'ils ont fait ? s'est-on battu ? Les a-t-on repoussés ?

THÉRESE

Ne t'inquiète pas. Reste ici ! Ils ne sont pas venus en ennemis. Ils n'avaient pas d'armes. Ils voulaient te parler de la paix.

MARTIN

De la paix ? Eux ?

THÉRÈSE

Oui. Ils disent qu'ils en ont assez d'être toujours en lutte avec nous. Ils pensent qu'on serait plus heureux, si l'on vivait d'accord. Ils promettraient de ne plus chercher à nous faire du mal, de ne plus rien prendre sur les terres de la commune, si on ne les attaque pas chez eux. C'étaient trois vieux qui parlaient au nom de tous. Ils te demandent de la part de leurs chefs que tu leur indiques un jour et un endroit dans la forêt pour règler cette affaire avec toi et les anciens du village. Et je me suis habillée de suite pour venir t'annoncer la nouvelle, Martin. Je courais, en montant, sur le sentier, sans fatigue : je n'avais pas peur d'être toute seule dans le bois ; mais je chantais, en regardant se lever la lune...

Un silence.

MARTIN

Voilà — voilà une chose — surprenante !

Les hommes hochent la tête et restent muets. CLAUDINE va au devant de THÉRÈSE, l'embrasse, puis l'amène dans le groupe des femmes.

GRÈCHE (après un silence).

Il me semble — je ne suis pas votre chef pour rien trancher. — mais il me semble que

nous ferons bien ici de réfléchir et d'écouter ceux qui parlent le mieux selon notre avantage. Qu'en dites vous, Longène !

LONGÈNE (hochant la tête d'un air incertain).

Oui, oui... la paix...

MERRIN et CLAGAN se font des signes en se montrant Laurent immobile.

CLAGAN

Il ne dit rien, maintenant.

MERRIN

Pourtant, on croirait qu'il savait d'avance... (Se mettant en face de Laurent). Hé bien ? (Silence) Hé bien ?

LAURENT

Que veux-tu, mon ami ? — Attendez que votre chef parle, d'abord. Il faut écouter ceux à qui l'autorité est remise, et respecter en eux les Lois.

CLAGAN

Ce qu'il dit là... est bien.

MERRIN

A la bonne heure !

MARTIN (après une lutte intérieure)

Je ne suis pas ennemi de la paix... Non, quoi que quelques-uns puissent croire. Si ces gens sont bien résolus et si les conditions qu'ils nous font paraissent bonnes, peut-être cela vaudra mieux qu'on vive d'accord. Je rassemblerai demain le Conseil sur la place, et l'on décidera.

MERRIN (montrant Laurent).

Alors, qu'est-ce qu'on va faire... hum?..

CLAGAN

Oui, de ce pélerin-ci. Le gardera-t-on?

MERRIN

Ou l'expédiera-t-on?

CLAUDINE

Il n'est pas méchant.

CLAGAN

Si Marie Robin était plus jeune, ça ferait un assez bon parti pour elle.

MARIE ROBIN

Nenni. Je ne veux pas d'un fou!

MARTIN (à Laurent).

Reste si tu veux : je t'ai donné une espèce d'engagement. Mais que feras-tu chez nous?

LAURENT

Je vivrai comme vous. Si vous voulez, je garderai vos enfants à l'école, pendant que vous serez dehors et que leurs mères travailleront; j'aurai soin d'eux et je les instruirai. (Martin lui fait un signe de consentement). O Martin, je te remercie! Et crois que je t'obéirai. (A Thérèse vers laquelle il se tourne pour la première fois). Toi femme.. (Il la regarde longuement). C'est bien. C'est bien!

CLAUDINE (à Thérèse.)

Comme il t'a regardée!

MARTIN

Voici l'heure de partir. Que ceux dont c'est le tour de garde cette nuit restent ici et se partagent la faction. Ce n'est pas encore le moment d'être inattentifs. Nous autres en bas!

(Il saute sur son cheval que lui amène BABON. Ils commencent à s'éloigner tous par la droite, sauf LONGÈNE, GRÈCHE, OMBREDANE et CAGAN).

GRÈCHE (à Claudine).

Rentre sans moi. J'ai des collets à tendre par ici, ce soir. Ferme bien toutes les portes, et attends-moi.

CLAUDINE

C'est bien. C'est bien ! (Elle se rapproche de LAURENT, qui s'est arrêté au fond de la scène — A part) — Où va-t-il aller? chez qui logera-t-il? chez Martin, peut-être?..

GRÈCHE (à Claudine).

Hé bien? va !

Elle s'éloigne lentement.

LAURENT (au fond, tourné vers la clairière).

J'ai fait mon devoir. — Que tout ce qui vit, que la forêt pleine de crépuscule, que les êtres du jour et des ténèbres, que la joie, la souffrance et l'amour...

La voix de CLAGAN (dans l'éloignement).

Hé bien, vient-il, le maître d'école?

LAURENT

Ah! ah ! c'est moi qu'il appelle. Et ce nom me glorifie... (Il se retourne encore une fois vers la clairière et la contemple)... soient bénis !

(Il disparaît derrière les autres).

GRÈCHE (à LONGÈNE et à CLAGAN qui se dirigent vers la hutte, à gauche).

Vous rentrez?

LONGÈNE

Oui ; nous allons nous mettre un peu à l'abri, sous ce toit.

GRÈCHE

Vous pouvez dormir tranquilles. Je reste aux environs, avec mon domestique. S'il arrive quelque chose, je vous préviendrai.

LONGÈNE

Bon.

Il rentre dans la hutte avec CLAGAN.

SCÈNE VIII

GRÈCHE, OMBREDANE

GRÈCHE

Ombredane, viens ici!

OMBREDANE

Voilà, patron.

GRÈCHE (lui montrant les bijoux que Laurent a jetés).

Ramasse-moi cela. Sais-tu ce que c'est?

OMBREDANE (ramassant un collier et le tournant entre ses doigts).

Ça!.. C'est une espèce de chaîne, en métal...

GRECHE

Et toi, tu es une espèce d'âne, en habit!— Ramasse-moi bien tout.— Faut-il que ces gens soient bêtes!.. De l'or, de l'or fin et des pierres précieuses! Il y a une vraie fortune là. Moi seul, je connais le prix de ce métal; et c'est mon bien, puisqu'il n'y a que moi pour le ramasser.— Malgré Martin et le Conseil, je trouverai bien le moyen de revendre ces bijoux aux gens de la ville, et j'en tirerai plus que de vingt belles fourrures. Eh eh! Ombredane, quoiqu'on m'ait mis à l'amende, je n'aurai pas perdu ma journée!

OMBREDANE

Je ne peux pas dire comme vous; moi, j'ai perdu quelque chose

GRÈCHE

Quoi, Ombredane? Ce n'est pas ton esprit, pourtant.

OMBREDANE

Non, c'est mon couteau. Figurez-vous que ce matin, pendant que je regardais ce géant...

GRÈCHE

Ce géant ! Encore cette histoire !.. et tu oses me la raconter à moi !

OMBREDANE

Patron, c'est la vérité. Je l'ai vu dans le bois, tout près. Un gros, avec une barbe jaune comme le feu, et des yeux !.. Il me faisait des signes ; il voulait m'attraper. Si je ne m'étais pas défendu, si je n'avais pas ramassé une pierre et marché courageusement contre lui... (HAGON se montre derrière les arbres, à gauche. OMBREDANE l'aperçoit et le désigne du doigt à GRÈCHE, avec les signes de la plus vive frayeur). Ah seigneur ! C'est lui ! Le voilà ! Au se..

GRÈCHE

Tais-toi. Pas de bruit. Je sais ce que c'est... Mais ne me fais pas peur !

OMBREDANE (tremblant).

Je peux m'en aller... travailler ?

GRÈCHE

Oui, sauve-toi. Mais ne parle de ceci à personne, ou gare à toi !

OMBREDANE sort en courant, à droite. HAGON s'avance prudemment sur la scène ; il est enveloppé d'un grand manteau.

SCÈNE IX

GRÈCHE, HAGON

GRÈCHE (à part).

La folle m'a dit : quelqu'un de grand ! — C'est peut-être un des chefs de la ville. Alors, il s'agit sans doute d'autre chose que d'un marché de peaux.

HAGON

Quelqu'un devait m'attendre ici. Est-ce toi?

GRÈCHE

Oui, si c'est vous qui deviez venir m'y trouver.

HAGON

C'est moi.

GRÈCHE (l'entraînant sur le devant de la scène).

Venez par ici. Il y a du monde dans cette hutte. — Que me voulez-vous?

HAGON

T'offrir cette bourse. On dit que tu aimes l'argent.

GRÈCHE

Donnez toujours! (Il prend la bourse et la fait sonner). Vraiment oui, j'aime mieux ce bruit-là que celui de la bise! — Vous êtes quelqu'un de très-grand.

HAGON

Tu pourras, si tu veux, en avoir d'autre encore, plus tard.

GRECHE (tirant lentement son couteau).

J'aimerais mieux tout de suite, si vous le portez sur vous !

HAGON (ouvrant son manteau sous lequel on voit une cotte de mailles et des armes).

Oui, derrière ce filet.

GRÉCHE (remettant son couteau).

Ah ah ! Je vois qu'il est en sûreté. — Et comment puis-je le gagner ?

HAGON

Il est venu parmi vous quelqu'un des nôtres !... Un jeune homme.

GRECHE

Ah oui, un orateur, une espèce d'illuminé ! Il nous a dit des choses risibles ; — et cependant quelques-unes étaient sensées. Il voudrait nous voir vivre en paix et un peu plus humainement, ce qui a toujours été mon avis. Mais il parle de je ne sais quelle tendresse, d'un amour qu'il faut avoir les uns

pour les autres; et alors il déraisonne. Cet homme vous gêne-t-il? voulez-vous...

HAGON

Qu'il ne lui soit fait aucun mal! — Mais écoute-moi bien : surveille-le, et préviens-moi de tout ce qui se passera. Je ne veux pas que son œuvre réussisse. Il faut que le mal se heurte partout à ses projets et lui fasse comprendre l'inutilité de ses efforts. Que tout se retourne contre lui : qu'il revienne repentant et humilié vers nous. Sinon ..

GRÈCHE

Hé bien?

HAGON

C'est la fin de ce vieux monde.— Aide-moi et avertis-moi de tout ce l'on fera chez vous. de ce que tu entendras. La femme qui t'a prévenu de ma présence nous servira encore de messagère. Sois-moi fidèle et je te ferai puissant.

GRÈCHE

Ce jeune homme... il est votre ennemi?

HAGON

Non. Je suis son père.

(Il s'en va, au fond).

SCÈNE X

GRÈCHE (seul)

J'ai bien compris. Ma fortune est là. En manœuvrant bien, en me servant de ces deux hommes, je puis devenir riche, me venger des Bromerre, et peut-être prendre un jour la place de Martin. (Il appelle) Ombredane ! Ombredane ! Es-tu là, poltron ? (Il s'éloigne. En passant il frappe à la hutte où sont entrés Longène et Clagan). Dormez-vous ? Bonsoir ! Vous pouvez reposer tranquilles. Personne ne pense à vous faire du mal... cette nuit.

(Il sort à droite. Le rideau tombe).

V. FRANCK

ACTE DEUXIÈME

Sur la scène, un peu vers la droite, se dresse une maison, moitié hutte et moitié ferme, avec des murailles basses en pierres sèches et un toit de bois. La salle principale, le poêle, est visible pour le spectateur. Elle est meublée grossièrement mais très proprement. Un jardinet, planté de quelques fleurs et de légumes, l'entoure et s'étend sur la scène, à gauche. Il va jusqu'à la forêt, qui monte au fond, le long de la montagne.— Thérèse plie, sur la table, du linge que Marie Robin va décrocher des cordes où il est étendu dans le jardin. Babon est assis par terre, sur les marches de l'escalier et pèle des pommes de terre dans une corbeille.

SCÈNE I

THÉRESE, MARIE ROBIN, CLAUDINE, BABON

CLAUDINE

(Apparaissant à gauche, à l'entrée du jardin et s'adressant à Marie Robin).

Thérèse est-elle là?

MARIE ROBIN

Oui, ma petite; tu peux entrer.

CLAUDINE

Toute seule?

MARIE ROBIN

Il n'y a que le muet et moi avec elle. Mais ça ne compte guère, hein?

CLAUDINE (avec un soupir profond).

Ah!

Elle entre.

MARIE ROBIN (la suivant, à part).

Elle aurait bien voulu trouver quelqu'un d'autre, la pauvre chatte! Mais le maître d'école n'est pas là.

Elle entre.

THÉRÈSE

Ah! c'est toi Claudine? Tu fais bien de venir, je suis contente...

CLAUDINE

Grèche était sorti. Il rôde quelque part dans la forêt. J'en avais assez d'être enfermée toujours. Je me suis sauvée, par la fenêtre. Ombredane m'a bien vu; mais il ne dira rien.

THÉRÈSE

Ma pauvre petite, on t'a encore maltraitée? Tu as les yeux rouges.

CLAUDINE

Il ne veut plus que je vienne ici. Toute la journée. il grogne. Quand je ris, il dit que je veux me moquer de lui. Il menace de m'étrangler, si je le trompais. Je crois bien qu'il finira par se débarrasser de moi un jour. Faut-il t'aider?

THÉRÈSE

Merci. (Elles plient ensemble le linge). Est-ce que tout est rentré, Marie Robin?

MARIE ROBIN

Il y en a encore pour une charpagne, not'dame. Seulement, la corde est un peu trop haute: je ne peux pas décrocher le linge toute seule ; je ne suis pourtant pas petite, hein?

THÉRESE

Eh bien, dis à Babon de t'aider.

Marie Robin va frapper sur l'épaule de Babon et lui explique, par gestes, ce qu'elle veut de lui. Ils sortent ensemble dans le jardin.

CLAUDINE

Voilà donc que tu emploies la folle comme servante maintenant? Elle ne pouvait rien faire.

THÉRESE

Avec de la patience, on l'a apprivoisée. Elle gagne sa vie ainsi : cela vaut mieux que de rôder toujours, n'est-ce pas ? On nous a dit d'avoir pitié d'elle.

CLAUDINE

Ah ! on vous l'a dit...

MARIE ROBIN (dans le jardin, à Babon).

Où t'en vas-tu ? où t'en vas-tu ? C'est par ici. (Elle lui prend le bras). Tiens, là-haut ! décroche-moi çà. Oh mon Dieu, j'aimerais mieux mourir que de n'avoir ni oreilles, ni langue !

CLAUDINE

Ton mari est toujours dehors ?

THÉRESE

Il est allé avec les autres, voir les travaux de la route que l'on construit au col du Peutmont. Il paraît que la tranchée sera finie ce soir ; nos ouvriers se rencontreront avec ceux du Herloch, qui travaillent de leur côté à ce chemin. Il y aura entre eux une espèce de fête. — comme l'autre semaine, quand les charpentiers ont attaché le bouquet sur le toit de l'hospice.

CLAUDINE

Ah ! oui, je sais. On ne reconnaîtra bientôt plus ce pays.

THÉRESE

N'est-ce pas ? Comme tout a changé ! On a défriché la forêt, et on dirait à présent qu'il ne fait plus noir sur nous. On ne parle plus de se battre ; on n'entend plus que le bruit des pioches dans les champs, dès que la neige commence à fondre ; et l'hiver, ce sont les rouets qui tournent devant la cheminée, au temps des loures !

CLAUDINE

Tu es contente, n'est-ce pas ? Je vois cela dans tes yeux ; car toi, tu es sérieuse ; tu ne ris pas comme moi... quand je riais ! — Martin est-il satisfait aussi ?

THÉRESE (avec un peu de gêne).

Martin !... je pense que oui ; c'est lui qui commande toutes ces choses... Pourtant...

On entend dans le bois un cri d'appel « houhou ». Marie Robin tend l'oreille.

MARIE ROBIN

Paix là !... C'est moi qu'on appelle ; je

connais l'oiseau qui fait ce cri là... Mais mon linge?.. Tant pis, je me sauve. (Mettant le panier dans les bras de Babon). Porte ça à ta repasseuse, mon grand niguedouille, porte ça; et si elle demande où je suis, tu lui diras... Tu ne diras rien.

Elle se sauve à droite, vers les arbres.

SCÈNE II

Les Mêmes, moins Marie Robin

THÉRESE

Voici bientôt quatre heures, les enfants vont sortir de l'école.

CLAUDINE

Est-ce que tu attends... quelqu'un?

THÉRESE

Non. (Babon apporte la corbeille). Pose cela par terre, ici... Hé bien, où est Marie Robin? (Babon fait signe qu'elle est partie, et va se remettre au travail). Partie.... encore!

CLAUDINE (riant).

Ah! les beaux ouvriers que tu emploies! un muet et une coureuse.

THÉRÈSE

Il faut qu'elle se sauve ainsi, de temps en temps; pas moyen de la retenir. Mais elle revient, après ses fugues.

CLAUDINE

Qu'est-ce qu'elle peut faire?

THÉRESE

Je ne sais pas. On nous a dit de la laisser.

CLAUDINE

Ah! on vous l'a dit..

On frappe à la porte du fond.

THÉRESE

Entrez!

(Entre LAURENT).

SCÈNE III

THÉRESE, CLAUDINE, LAURENT. BABON

LAURENT

Martin n'est pas là? — Vous voilà, toutes les deux? — Bonjour, bonjour! Je voulais lui parler d'une affaire,.. En passant devant

la maison je suis entré par la grange... Le bruit de la fontaine coulant dans l'auge me rafraîchissait. Nous avions chaud dans notre salle : j'ai parlé toute l'après-midi à mes écoliers ; ils m'écoutaient si bien !

CLAUDINE (bas à Thérèse).

Il a soif, vois-tu ?

THÉRESE

Voulez-vous qu'on vous offre à boire ? Un verre de vin ? du lait ?

LAURENT

Une tasse de lait, oui, cela me fera plaisir.

CLAUDINE (bas, a Thérèse).

Laisse-moi le servir. Les terrines sont par là, n'est-ce pas ?

Elle sort au fond.

LAURENT

(s'asseyant en avant de la scène, sur un escabeau).

Je vois que l'on travaille ici : il y a une bonne odeur. Presque toutes les maisons sont vides ; nos gens sont aux regains ou à la fête. Qu'ils s'amusent ! Cela est bon quand l'ouvrage est fini.

THÉRÈSE

Et vous, vous n'allez pas avec eux ? Cette route, c'est pourtant grâce à vous qu'elle s'est faite, comme tout le reste...

LAURENT

Mais non. C'est notre chef, c'est Martin qui l'a commandée et ce sont tous les hommes qui y travaillèrent.— Moi, je ne suis bon qu'à donner des conseils.

Claudine rentre, apportant une terrine de lait. Elle va au buffet, choisit la plus belle tasse, qu'elle emplit, et la présente à Laurent.

LAURENT

Le joli lait ! blanc comme le linge qui sort de la lessive, tout gras de crême sous sa mousse (Il boit). Merci ! Tu me donnes là, la fraîche boisson et la meilleure nourriture. Toutes les fleurs du pré l'ont faite, et elle vaut le sang des bêtes pour l'homme, qui s'épargne grâce à elle de faire couler ce sang. — Tu t'appelles Claudine, je crois ?

CLAUDINE

Oui.

LAURENT

Ton mari se tient souvent à l'écart de moi. Il ne m'aime pas beaucoup, j'en ai peur.

CLAUDINE

Hélas ! qui aime-t-il ?

LAURENT

Mais ne t'afflige pas, va ; toi, aime-le, comme une bonne femme ; et peut-être, il deviendra meilleur.

CLAUDINE (à part).

Ce n'est pas cela que je voudrais l'entendre dire...

LAURENT

Nous avons beaucoup travaillé, mais nous n'avons presque rien fait encore. Bâtir des maisons, tracer des routes, rejeter les pierres pour mettre à la place de l'herbe et du grain dans les champs, lutter contre la terre, contre le climat, voilà ce que nous avons commencé ; et il nous a fallu aussi apprendre à lutter contre nous-mêmes. Maintenant, vos hommes vivent en paix. Ils ont la tranquillité du travail et du repos. — est-ce que je dis ce qui est ? Est-ce que mon espérance se vante trop tôt ?

CLAUDINE

Si vous ne le disiez pas, leurs visages parleraient pour vous.

THÉRÈSE

Nous nous sommes si vite accoutumés à une vie plus heureuse que déjà nous ne prenons plus garde à notre bonheur.

LAURENT

C'est pourquoi il nous faut y travailler encore et ne pas cesser d'agir. Oui, vous me rappelez le devoir à propos. — [Prenons garde à la satisfaction! C'est de ce mal que doit mourir celle que j'ai laissée.

CLAUDINE (à part).

Celle qu'il a laissée.

LAURENT

Ma ville! Là, les hommes ont atteint le terme de leurs appétits. Nourris jusqu'à la satiété de richesses, de science et d'orgueil, voilà que la nonchalance les engourdit, à présent : et ils ne considérent plus qu'une chose à rapprendre : dormir! C'est ainsi qu'on croit cligner les yeux au sommeil, et que déjà, on les referme pour la mort.

THÉRÈSE (à part).

La mort!

LAURENT (se levant).

Et moi-même, je fais comme ceux que je blâme; je m'attarde ici près de vous, tenté par ce bon repos qu'offrent à l'homme lassé, un foyer et une compagne. Je vais aller à la rencontre de Martin : je lui soumettrai en route un projet auquel j'ai rêvé et qui, s'il l'approuve, achèvera de faire la justice moins dure. Mais il s'agit de changer un vieil usage, et c'est une pierre lourde à soulever !... Au revoir, je me souviendrai de ce lait qui a rafraîchi ma soif, de la maison où il me fut offert et de la main qui me l'a tendu.

Il sort à gauche.

SCÈNE IV

THÉRESE, CLAUDINE, BABON, puis OMBREDANE

Thérèse et Claudine restent d'abord silencieuses. — Thérèse continue son ouvrage. Claudine, tenant du linge dans les mains, reste les yeux fixés sur la porte.

THERESE

A quoi songes-tu ?

CLAUDINE (rêveuse).

C'est vrai que nous devrions tous être contents !...

Ombredane entre par le jardin.

OMBREDANE (à Claudine).

Maîtresse ! Maîtresse ! Le vieux est rentré ! Votre homme, oui !..Grèche, quoi ! — Bon Dieu, que j'ai eu peur !... Heureusement, il n'a pas ouvert la porte... « Claudine est-elle là ?» qu'il m'a dit. Je n'ai pas eu la force de lui répondre ; mes dents étaient collées. Mais j'ai bravement remué la tête, comme çà, de l'air de dire : « Bien sûr qu'elle est là ! » Il est parti. Il n'était pas seul ; il y avait avec lui une espèce de vieux, un drôle de bonhomme que je ne connais pas... et cependant, si... il me semble que je l'ai déjà rencontré quelque part. Ils avaient l'air de venir ensemble de ce côté. Aussitôt j'ai filé et j'ai pris au court, pour vous prévenir. Rentrez vite, not'dame, rentrez vite ! sans ça, gare à vos cheveux et gare à mes oreilles ! Moi, je me sauve par là...

Il passe par le fond.

CLAUDINE

Au revoir ! S'il m'aperçoit, je suis perdue !

THÉRÈSE

(Prenant son manteau et le tendant à Claudine).

Prends ceci, tiens, et cache ta figure en marchant. — Pauvre petite !

CLAUDINE

Oh! je le sens bien... S'il trouve une occasion, il fera la fin de moi... (Elle embrasse rapidement Thérèse et s'en va par le jardin. — Près de l'avoir traversé, elle s'arrête en entendant du bruit et recule...) Mon Dieu! le voilà!... Il est trop tard pour passer... Je vais me cacher derrière ces arbres.

Elle disparaît derrière une haie. Entrent Grèche et, un peu derrière lui, Hagon, déguisé en montagnard, portant un sac sur son dos.

SCÈNE V

THÉRÈSE, *dans sa maison.* — CLAUDINE, GRÈCHE, HAGON, *dans le jardin.*

GRÈCHE

C'est bien imprudent, ce que vous me demandez là! Pourtant, je tâcherai de vous le faire voir. Mais qu'il ne vous aperçoive pas, lui; pas un mot, pas un geste! C'est entendu? (Hagon fait un signe de tête). Il n'y a heureusement presque plus personne dans le village. Ces idiots sont en train de danser! Si on vous rencontre sous ce déguisement, on vous prendra pour un homme du Herloch, qui vient m'acheter ou me vendre de la marchandise;

depuis qu'il nous est permis de faire des échanges entre nous, on ne s'étonne plus de voir des visages étrangers.

HAGON

Crois-tu qu'il soit ici ?

GRÈCHE

Le maître d'école ? c'est probable ; il y vient souvent. C'est pour cela que je défends à ma femme d'y mettre les pieds. Toutes ces coquines font les yeux blancs quand il parle. Attendez-moi là ; je vais frapper à la porte, bien que je n'aime guère à essuyer mes pieds sur le seuil de ces bandits de Bromerre. Je fais cela pour vous, vous ne l'oublierez pas ? (Il frappe à la porte de la maison). Peut-on entrer ?

THÉRÈSE

Qui est là ? (Elle va ouvrir. — Voyant Grèche). C'est vous ?

GRÈCHE

Oui, c'est moi ! Excusez-moi si je vous dérange.

THÉRÈSE (troublée).

Mais... non.

GRECHE

Je cherchais quelqu'un ici.

THÉRESE

Quelqu'un! Ah! — Vous voyez que je suis toute seule.

GRECHE (regardant avec méfiance).

C'est ce qu'on dirait. Mais est-ce qu'on n'est pas venu, tout-à-l'heure?

THÉRÈSE

Qui? Non...

GRECHE (à part).

Elle ment ; il doit être caché par là. (Haut). Le maître d'école, Laurent.

THÉRESE

Non.... Ah oui! lui.

GRECHE (riant).

C'est ça, lui.

THÉRÈSE (à part).

Je croyais qu'il parlait de sa femme (Haut). Il est resté quelques instants, puis il est parti là-bas, sur la route, pour retrouver Martin...

GRÈCHE

Vraiment? pour retrouver Martin? Ah! ah! (Il rit).

THÉRÈSE (souriant).

Mais oui; est-ce que j'ai dit...

GRÈCHE (riant ironiquement).

Oh! oh! C'est une idée... Il est venu quand vous étiez seule et il est parti retrouver Martin. Voilà qui est gentil de sa part! Pour le consoler, peut-être!

THÉRÈSE

Pour le consoler?

GRÈCHE

Oui. Je parie que c'est vous qui lui avez dit d'aller. Les femmes ont de ces attentions-là. Quand elles ont fait une bosse au front de leur mari, elles envoient l'oiseau gris lui chanter cou-cou! « Il est allé retrouver Mar-

tin... » Eh eh ! voilà un bonne petite femme, comme je les aime !

THÉRÈSE (comprenant).

Vous êtes un méchant homme ! Ne restez pas ici. Partez vite. Vous êtes un méchant !

Elle marche fièrement vers lui. Grèche recule et sort par le jardin.

GRÈCHE

Il n'y a pas de doute : Martin a son compte. Le grand chef Martin est .... ! Cette idée-là me cause une joie extraordinaire... Ah ! voilà une nouvelle que je ne laisserai à personne d'autre le soin de lui apprendre. — Ai-je bien fait d'enfermer Claudine ! Ce malheur-là aurait pu m'arriver ! Tandis que maintenant, je me rassure. Si ce Laurent est occupé près de la femme de Bromerre, il ne pensera plus à me voler la mienne. (A Hagon). Vous pouvez vous montrer : nous sommes en lieu sûr. Mais votre Laurent n'est plus là. Il faut renoncer à le rencontrer aujourd'hui.

HAGON

J'aurais voulu le voir seulement passer. Il y a cinq ans qu'il est parti...

GRÈCHE

Vous ne lui en voulez plus ?

HAGON

Si. Je hais son œuvre! Mais lui... Est-ce qu'il ne souffre pas trop de cette vie? Les privations...

GRÈCHE

Les privations? Oh! vous pouvez être tranquille. Il n'est pas privé comme vous pourriez croire, et il y a un article sur lequel il paraît aussi bien fourni que notre chef.— Mais je ne vois pas revenir la folle avec les nouvelles de nos gens.

HAGON

Peut-être devrais-tu y aller toi-même. S'ils sont prêts, comme tu crois, à se révolter, si tu as bien su profiter de cette fête pour les exciter et troubler leur esprit avec l'eau-de-vie que je t'ai fait remettre, préviens-moi là-haut. J'attendrai jusqu'à la nuit dans la forêt, à la place où nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

GRÈCHE

Entendu.— J'ai fait de mon mieux. Depuis un mois, je vais les trouver, quelque fois tous ensemble, quand ils sont réunis, ou l'un après l'autre, chez eux. Je leur dis : « Hé bien,

voyons, Merrin — ou Clagan — ou Raveau, est-ce que vous commencez enfin à comprendre ce que je vous prêche depuis si longtemps ? Voyez-vous qu'on se moque de vous, qu'on vous amadoue avec toutes ces prétendues réformes et ces améliorations dans votre vie ? Ce n'est que pour mieux vous tenir et pour faire de vous ce que vos chefs veulent. Vous voyez bien que ce Laurent est d'accord avec les Bromerre ; tout ce qu'il fait ici, il le soumet d'abord à Martin, et ils s'entendent pour vous conduire à leur guise, par le bout du nez. Ils vous cèdent un peu, de peur que vous ne preniez beaucoup. Qu'est-ce qu'on vous a donné ? Presque rien, près de ce que vous pourriez avoir ! Renvoyez ces gens, faites-vous vous-mêmes vos maîtres, ne les laissez plus vous imposer ni règles ni lois, et si vous voulez devenir vraiment des hommes, vivre à votre aise, posséder, vous enrichir et jouir, faites-moi un signe et vous me trouverez prêt à faire reconnaître vos droits ».

HAGON

Ces raisons me plaisent.

GRECHE

Je vous les vends (Il tend la main. Hagon y

dépose une bourse). Merci : vous avez des raisons qui me plaisent bien aussi ! — Partez vite, car ils vont bientôt revenir. S'il y a quelque chose de décidé pour ce soir, vous serez prévenu par moi ou par quelqu un que je vous enverrai.

HAGON

N'oublie pas ce que je t'ai dit : qu'on ne touche pas à un cheveu de sa tête, ou sinon !..

(Il s'en va à gauche).

SCÈNE VI

GRÈCHE SEUL, puis CLAUDINE

GRECHE

Sinon... Quoi ? Il aurait dû s'arrêter plus tôt. Je n'aime pas qu'on me menace ! Il ne faut pas, grand seigneur Barbe rouge, que vous vous figuriez faire de moi ce qui vous plaira, et après, me rejeter, quand je vous servirai plus ! Je ne dis que ce qu'il me convient de dire, je ne tiens pas à lui être utile, à lui, plus qu'aux autres. Il me paye, et j'en profite. Mais si je trouvais un moyen plus sûr de mettre la main sur le sac et si j'étais certain d'arriver au nid où la bête cache ses œufs, je te laisserais sans mot dire tordre le cou, pondeuse ! — Allons conti-

nuer notre besogne; peut-être, avant demain, verra-t-on se former un projet que j'ai jusqu'ici gardé pour moi...

Il sort à droite.

CLAUDINE (reparaissant).

Ils ont parlé de Laurent. Ils le cherchaient... Oh! la voix de mon homme m'a fait peur; je connais ses yeux, quand il prépare un de ses coups!— Que veut-il faire? Rien que du mal, pour sûr! Mais je le surveillerai, et tant pis pour moi s'il me tue!...

Elle disparaît de nouveau entre les arbres. — Martin arrive à droite, avec Laurent.

SCÈNE VII

MARTIN, LAURENT

MARTIN

Je ne puis pas accorder cela. Ce n'est pas la peine de m'en parler davantage. Si l'on touche à notre justice!... Je vous ai cédé sur assez de points, j'ai consenti à tous ces changements; et peut-être ai-je eu bien tort. Je sens que je ne suis déjà plus leur maître.

LAURENT

Pourtant, songez-y, Martin Bromerre,

pour des délits si légers, des peines moins rudes...

MARTIN

Non, non! Le braconnier est un voleur: l'amende ne suffit pas! — Mais je vous répète qu'il faut que les choses restent comme elles sont. Ce n'est pas le moment de se montrer plus doux. Vous ne les avez pas vus, tout-à-l'heure. Je ne sais pas ce qui leur arrive; je ne les reconnais plus. Ils parlaient tout bas derrière moi : ils avaient des regards luisants et s'agitaient comme si le feu était dans leur tête. Je suis parti, de peur de voir que je ne les tiendrais plus.

LAURENT

Qu'auraient-ils donc? Ne sont-ils pas heureux!

MARTIN

Heureux! Heureux! c'est toujours votre mot. Mais ce n'est pas avec des douceurs ni des faiblesses qu'on apprivoise les hommes. Plus vous leur donnez, plus ils vous demandent; et votre carnier est vidé, mais ils continuent d'aboyer dans vos jambes. C'est une

bêtise de vouloir les entendre dire qu'ils sont heureux, une bêtise ! Il faut toujours les diriger, les maintenir dans l'ordre et être plus fort qu'eux. C'est pourquoi nos lois ont été faites, et elles sont rudes parce que ces hommes sont durs.

LAURENT

O Martin, rien n'est fort — que la raison ! Vous voyez qu'elle vous a vaincu, puisque moi, que vous vouliez chasser d'abord, me voici à côté de vous. Et comment apprendraient-ils la raison, si on ne les fait agir que par la contrainte? Déjà, depuis qu'ils ont vu qu'on était doux pour eux, ils se sont adoucis.

MARTIN

Mais au premier qui viendra les exciter, l'instinct de mordre les reprendra. Et gare à vous si vous avez coupé leur corde ! (Rumeurs à à droite). Les entendez-vous ?

LAURENT

Hé bien.. (écoutant). Ils chantent. C'est la fête.

MARTIN (secouant la tête).

Ils chantent, ils chantent, comme s'ils avaient envie de grogner...

Entrent à droite, Merrin, Clagan, Longène, Ferry, avec leurs femmes; Marie Robin, Ombredane, Grèche, un peu en arrière, avec une vingtaine d'hommes et de femmes, presque tous ivres, quelques-uns levant en l'air des piques, des pioches et des faux.

SCÈNE VIII

THÉRÈSE ET BABON (dans la maison) CLAUDINE (cachée dans le jardin), MARTIN, LAURENT, GRÈCHE, OMBREDANE, LONGÈNE, CLAGAN, MERRIN, NICOLAS FERRY; MARIE ROBIN, LA FEMME DE CLAGAN, LA FEMME DE MERRIN, PRUNETTE; TROUPE D'HOMMES ET DE FEMMES (qui grossit, au cours de la scène par l'arrivée de nouveaux montagnards).

MERRIN

Faut y aller!

VOIX

Oui, oui! à la ville!

CLAGAN

Conduis-nous, toi, la folle!

VOIX

Oui, Marie Robin! Marie Robin!

CLAGAN

Tu sais les chemins, tu sais par quelle porte on entre! Tu nous mèneras dans l'endroit où ils cachent leurs richesses.

MERRIN

Et cette bonne liqueur que nous t'avons

donnée à boire, hein, et qui t'a fait si bien parler!

CLAGAN

Nous nous installerons à leur table et nous mangerons toutes ces choses qui m'emplissaient d'eau la bouche, quand tu les nommais. Nous coucherons sous leur toits, nous nous dorlotterons dans leurs lits...

MERRIN

Et on mettra le feu à quelques baraques, pour le plaisir de les voir flamber!

VOIX

A la ville! à la ville! — Conduis nous, Marie Robin, conduis nous!

MARTIN (sur le seuil de sa maison).

Où voulez-vous aller? Qu'est-ce que ces cris signifient?

CLAGAN ET MERRIN (parlant ensemble).

Nous voulons qu'elle nous... A la ville! à la ville!

MARTIN

Taisez-vous! Longène, vous, parlez!

LONGÈNE (faisant des gestes).

Hé bien, voilà... C'est la folle... non, la Marie Robin, qui leur a dit tout-à-l'heure... des tas de choses ! Elle s'est mise à parler tout-à-coup, après avoir vidé un verre d'une boisson extraordinaire, dont nous goûtions tous, elle s'est mise à parler de la ville des mineurs ; et c'était merveilleux, ce qu'elle racontait ! On aurait cru qu'elle parlait d'un nouveau monde, du paradis ! Elle nous a montré, comme si nous les voyons avec nos yeux, des demeures magnifiques, des celliers pleins, des greniers débordants, des marchés où s'entassent plus de viandes et de fruits qu'il n'en faut pour nourrir cent mille hommes ! Et il paraît qu'avec les trésors cachés dans les caves de la montagne, il n'y aurait plus besoin de travailler à rien... — Tout le monde serait heureux ! Alors, ils ont tous dit : « Il faut descendre dans cette ville et nous y installer ! »

VOIX

Oui, oui ! — Allons-y ! — Bravo ! — Prenons-la !

GRECHE (à part).

Attention ! voyons comme ceci va tourner et soyons prêts à profiter du bon vent.

MARTIN (à Laurent).

Hé bien, qu'en pensez-vous? Voilà vos élèves bien doux et bien dociles, maintenant. Essayez donc un de vos sermons sur eux!

LAURENT

Mes amis...

MERRIN ET CLAGAN

Non, non! à la ville!

LAURENT

Que voulez-vous faire? Qu'espérez-vous donc y trouver?

CLAGAN

Parbleu! tout ce qui nous manque ici... Eux, ils ont tout! Tu le sais bien, puisque tu étais des leurs...

LAURENT

Et je les ai quittés... ne vous en souvenez-vous déjà plus? pour vous apporter tout ce que vous avez maintenant.

MERRIN

La belle aumône!

LAURENT

Quoi ? n'êtes-vous pas satisfaits des progrès accomplis ?— Patientez ! plus tard...

CLAGAN

Pas plus tard, tout de suite ! Nous ne voulons plus rester ici. Avant, nous étions misérables, mais nous ne connaissions pas une autre vie. Tu nous as enseigné qu'on pouvait...

MERRIN

Qu'on devait !

CLAGAN

Oui, qu'on devait être plus heureux.

MERRIN

Nous voulons l'être !

VOIX

Tout de suite, tout de suite !

CLAGAN

Nous voulons goûter de cette vie qu'ils ont là-bas, devenir riches comme eux, puissants comme eux !

MERRIN

On leur prendra leurs mines, on videra leurs coffres, on mettra leurs beaux habits, on les forcera à dire leurs secrets ; et alors, on sera aussi puissants qu'eux, et peut-être... qu'on ne mourra plus !

LAURENT

Malheureux ! si vous croyez que même avec toutes ces richesses, vous pourrez leur prendre le bonheur !.. Mais ils ne se laisseraient pas dépouiller ainsi ; ils vous résisteront !

CLAGAN

Bah ! ils sont trop mous pour se défendre ! Nous tomberons sur eux avant qu'ils aient pu seulement s'en douter.

LONGÈNE

Oui, sitôt que la nuit remontera, on se mettra en route, dans la forêt. Tous les montagnards sont prêts. Ceux du Herloch sont décidés à nous suivre, et tous les voisins, avec lesquels tu nous as appris à vivre d'accord.

MERRIN

On sautera sur les sentinelles, on se fera ouvrir à coups de cognées et de marteaux

les portes de leurs belles maisons, et ceux qui auront l'air de vouloir résister, on te leur fera sauter la cervelle dehors, comme aux veaux, et on te les mettra griller dans le feu de leurs cambuses !

VOIX

C'est cela, c'est cela ! — Vive Merrin ! — Allons-y !...

MERRIN (à Laurent).

Hé bien, qu'en dis-tu ? Viens-tu avec nous ? Tu devrais nous conduire à côté de la folle, toi qui connais bien la route et qui sais parler le langage de cette ville !

CLAGAN

Tu voulais, disais-tu, nous distribuer tes biens et nous faire part de tout ce qu'ils possèdent là-bas. Le meilleur moyen, c'est de leur prendre . Allons, viens avec nous !

VOIX

Oui, oui ! avec nous ! qu'il vienne !

LAURENT

Ce qu'ils demandent là est terrible ! Martin Bromerre...

MARTIN

Que veux-tu que je leur dise? C'est la folie qui les mène... Ils ne m'écouteront plus.

MERRIN

Allons, décide-toi. réponds!

CLAGAN

Tu parlais si bien autrefois, le Maître d'école!

On rit.

LAURENT

Vous ne ferez pas cette chose affreuse, mes amis? Prendre violemment le bien des autres, faire de vous des voleurs, des meurtriers, est-ce ainsi que vous pensez rendre votre vie meilleure? Mais ce n'est que par le travail et la justice que le bien s'acquiert. Que ferez-vous de ces richesses dont vous ne savez pas vous servir? Le sang dont vous l'auriez taché...

CLAGAN

Bah! bah! tout cela, c'est des contes! Ce n'est pas malin d'être riches : nous ferons de leurs jaunets ce qu'eux-même ils en font!

MERRIN

Assez de discours! ça va être le moment

de taper. Si tu es des nôtres prépare tes poings et retiens ta langue.

LAURENT

Malheureux, puisque vous ne pouvez plus rien entendre, j'empêcherai votre projet de s'accomplir.

MERRIN

Ah ah ! Comment ça ?

LAURENT

Je vais prévenir les miens de vos menaces et leur dire d'être sur leurs gardes.

CLAGAN (levant sa pioche).

Ce serait drôle ! essaye un peu ?

LAURENT

Pourriez-vous me faire du mal, à moi qui ne vous ai fait que du bien ? Abaisse cette pioche, mon ami, abaisse cette pioche ; je l'ai mise dans ta main pour créer et non pour détruire. (Clagan abaisse le bras). Puisque vous ne voulez plus de ma parole, laissez-moi m'en retourner, jusqu'à ce que vous me rappeliez à vous.

La foule s'écarte pour lui livrer passage.

MERRIN

Comment, il vous dit qu'il va vous trahir et vous le laissez passer? (A Clagan). Poltron, voilà comment il fallait répondre! (Il frappe Laurent d'un coup de son épieu ferré. Laurent, atteint au flanc, chancelle et tombe sur les genoux).

LAURENT

Mon heure... n'est pas encore venue...

(Il s'évanouit.— Thérèse qui a assisté à la scène, de la porte de sa maison, s'élance vers Laurent. Claudine, au fond derrière les arbres, cache son visage dans ses mains et montre par la façon dont elle regarde Grèche, que la frayeur qu'il lui inspire l'empêche de s'avancer. Grèche s'approche de Laurent).

GRÈCHE (à Merrin).

Ah! l'imbécile! Tu as fait un beau coup! (Mettant la main sur le cœur de Laurent). Est-il mort? Non. Mais il est bien malade... (A part). Comment le rendre dans cet état à son père? Je crois bien que la poule aux œufs d'or vient de s'envoler!

MARTIN (regardant Laurent).

Pauvre fou! c'est ainsi que tu pensais apprivoiser les hommes.

THÉRÈSE

Il respire encore... De l'eau, vite, de l'eau sur sa blessure... (à part). Oh ! je la laverais avec mes larmes !...

Elle rentre dans la maison et y prend une écuelle d'eau.

GRÈCHE (un peu à l'écart, tout près de la place où se cache Claudine).

Ombredane, viens ici !

[OMBREDANE

Me voilà. Est-ce qu'il faudra que j'aille aussi me battre ?]

GRÈCHE

Tu vas courir là-haut, dans la forêt, jusqu'au Plain de la roche noire. Tu y trouveras... — Non, non, inutile ! Décidément, mon parti est pris. J'abandonne Barberouge avant qu'il me demande des comptes. Et je vais tâcher de me mettre à la tête de ces fanatiques, pour conquérir la ville aux trésors. — Allons Ombredane, prépare-toi ; nous serons cette nuit de la grande bataille.

OMBREDANE (à part).

Aïe, aïe ! Voilà un honneur que je ne réclamais pas !

CLAGAN

Hé bien, qu'attendons-nous? Est-on prêt? Le soleil descend...

LONGENE (désignant du doigt Marie Robin).

La folle... vois ce qu'elle fait! Elle ne dit plus rien. Le nez vers la terre, on dirait qu'elle flaire un malheur.

MERRIN

Hé bien, Marie! Hé bien, Marie Robin, on t'attend?

CLAGAN

Elle pleure. — Pourquoi pleures-tu, maintenant?

GRÈCHE (s'avançant).

Laissez-la donc tranquille! elle est soûle. O brutes que vous êtes!... (changeant de ton). Non. (Il monte sur une pierre). Mes chers amis, mes braves compagnons, laissez-moi vous parler. Votre projet me paraît admirable! Certainement, il faut nous emparer de cette ville, chasser ces étrangers qui nous ont volé autrefois le territoire, et échanger notre misère contre leur injuste félicité! (Cris d'approbation). Mais pour réussir une pareille entreprise, ce

n'est pas une femme qui doit vous conduire, une folle dont l'esprit tourne en criant sans rien moudre, comme la roue d'un vieux moulin. Mettez à votre tête un homme, quelqu'un à la fois d'avisé, de hardi et de perspicace... si vous en connaissez un.

CLAGAN

Il a raison ! Qui pourrait-on prendre ?

GRÈCHE

Cherchez devant vous celui qui a toujours su démêler vos vrais intérêts...

CLAGAN

Croyez-vous que Martin acceptera ?... Il a l'air de ne pas vouloir s'occuper de nous.

MERRIN

Faut lui demander.

GRÈCHE (à part).

Imbéciles ! (Haut). Hé ! Martin Bromerre se moque bien de vous : vous lui avez abîmé son meilleur ami ! Croyez-vous que votre ancien chef ait envie de vous conduire sur la terre promise où vous n'auriez plus besoin de lui?

CLAGAN

C'est-il vrai, Martin, que tu nous abandonnes? Ton grand-père Siméon...

MARTIN (à Thérèse, brusquement, après un silence).

Donne-moi ma pique et ma cognée de bûcheron. Qu'on détache mes chiens ! — Nul autre que moi ne marchera devant vous. — Vous êtes tous décidés à descendre de la montagne? Et toi aussi, Longène, tu dis qu'il faut aller vers cette ville qui vous tente, pour en chasser un peuple décrépit? Soit, je vous y conduirai. Et que ce soit pour votre bien ou pour votre ruine, puisque vous le voulez, moi votre chef, je ne céderai ma place à personne pour marcher à votre tête au combat. (Acclamations dans la foule. Thérèse attache silencieusement le ceinturon et le couteau de chasse de Martin, après lui avoir remis sa hache, pendant que Babon lui présente sa pique et ses dogues). Mais, sachez-le bien, et qu'aucun, après, ne vienne réclamer en disant qu'il n'a pas su à quoi il s'engageait : si vous voulez que je vous mène, il faut jurer de m'obéir en tout jusqu'à la mort ! Ce que j'ordonnerai, ce que je jugerai, que personne n'y contredise. Et jusqu'à ce que notre sort soit décidé et que cette pique soit replantée en terre, que la force des vieux

usages fasse ma volonté toute puissante contre quiconque d'entre vous oserait se révolter ou trahir ! (En prononçant ces derniers mots, il élève son épieu en l'air et s'avance d'un pas vers Grèche qui recule).

LONGÈNE

Nous nous remettons à toi. En leur nom, (il étend la main sur la pique de Martin) c'est juré !

GRÈCHE (à part).

Allons ! j'ai manqué mon coup ! Il faut encore attendre... Mais là-bas, quand tout sera mêlé et que tout craquera, nous verrons si je ne retrouve pas mon tour.

MARTIN

En route ! Cachez-vous, jusqu'à ce que la nuit puisse couvrir votre marche, derrière les rochers et les sapins de la forêt. Là, nous nous joindrons aux gens du Herloch et à tous ceux de la montagne ; et quand je donnerai le signal, nous nous précipiterons tous sur la ville endormie. (Les hommes commencent à se ranger en troupe et à défiler vers la gauche, suivis des femmes et des enfants, sauf Marie Robin. — A Thérèse). Toi, femme, reste ici et jusqu'à demain matin garde ce village. (Montrant Laurent inanimé). Celui-ci, garde-le aussi ; veille-le, s'il meurt,

comme un des nôtres, et, s'il revient à la vie, — comme notre prisonnier !

Il s'éloigne avec le reste de la foule.

SCÈNE IX

LAURENT, THÉRÈSE, CLAUDINE, MARIE ROBIN

Thérèse se penche sur le corps de Laurent, toujours inanimé. Elle étanche le sang de sa blessure, lui pose délicatement et comme timidement la main sur le cœur pour le sentir battre, et mouille d'eau son front.— Marie Robin est toujours assise par terre, à droite, dans la même attitude. Claudine se montre à travers les arbres du fond.

CLAUDINE (s'avançant).

O les monstres ! ils l'ont frappé !.. J'étais-là. — Ils l'ont tué, n'est-ce pas? Comme il est blanc et triste !— Ecoute, Thérèse : toi, soigne-le ! O bonne sœur, avec tes mains adroites, avec tes doigts délicats, tu sauras peut-être le guérir. Si tu pouvais le sauver ! — Mais moi, je vais faire pour lui ce qu'il ne peut plus faire, et je sais comment le venger ! Au Plain de la Roche-Noire, là-haut, c'est là que l'homme qui se cachait attend. J'ai compris ce que Grèche et lui se disaient... Grèche voulait le trahir, après avoir trahi les siens. Mais je vais courir là-haut : je dirai tout à l'étranger ; peut-être il aura le temps encore d'avertir son

peuple... Nul autre que toi le pourra le savoir ; et j'aurai sauvé cette ville, puisque c'est pour la défendre que Laurent a voulu mourir !

Ramenant sur sa tête le manteau que lui a donné Thérèse, elle s'enfonce rapidement à droite — Un silence. — Laurent fait un mouvement et entr'ouvre les yeux. Aussitôt Thérèse, qui le guettait, étouffe un cri de joie et lui baise la main. Puis comme saisie de confusion, elle laisse cette main retomber doucement et se recule un peu. Les yeux de Laurent et ceux de Thérèse se rencontrent et se sourient affectueusement.— La lumière décline.— On entend au lointain les appels de trompe des Montagnards. Marie Robin se redresse tout-à-coup et étend les bras.

MARIE ROBIN (avec un cri qui se prolonge).

Au loup ! au loup !...

Elle s'élance à gauche pour rejoindre les montagnards, et disparait. — Le rideau se ferme.

V. FRANCK

ACTE TROISIÈME

La scène représente la place publique du village des Montagnards. — Au fond se dresse la maison des Bromerre. Un escalier de trois ou quatre marches mène à l'entrée. Fenêtres basses et étroites. La place est limitée à gauche et à droite par d'autres maisons, d'aspect plus humble, dont on ne voit que des pans. A gauche se dresse un vieux tilleul.

SCÈNE I

THÉRÈSE, puis LAURENT ET BABON

THÉRÈSE (sortant de la maison ; à mi-voix).

« O justice !.. » Il ne disait que ces mots, étendu les yeux grands ouverts, sur le lit où le muet et moi nous l'avons transporté. Et

quand la fièvre le faisait trembler, j'essuyais son front et je lui donnais à boire... « O justice ! ...» Puis le matin s'est levé tout rouge aux vitres de la salle, et les coqs se réveillaient partout l'un l'autre dans le village abandonné. Alors il a fait un signe qu'il voulait voir la lumière. (Elle va ouvrir les volets de la chambre; puis elle tend l'oreille.) Rien encore... Claudine ne revient pas... Et eux qu'ont-ils fait, là-bas, qu'ont-ils fait ?..

Laurent, soutenu par Babon, apparaît sur le seuil.

Mon Dieu !... (Elle court au-devant de lui). Où allez-vous donc ? Vous avez voulu sortir ? Et vous pouvez à peine vous tenir debout ?

LAURENT

Le ciel doré... L'aube du dimanche !... J'ai voulu les revoir ! — C'est ainsi que toujours la lumière se réveillera. — Aidez-moi à me reposer ici, sous ces arbres, en attendant... en attendant le jour. (Thérèse fond en larmes). Pourquoi pleurez-vous ? Est-ce à cause de moi ? A cause de moi, vraiment ? Mais j'ai fait ce que j'ai dû faire ; ne me plaignez pas ! — Vous êtes une douce créature...

THÉRÈSE

J'espère que vous guérirez !

LAURENT

Si j'avais pu, en mourant, sauver un seul de ces êtres qui se seront égorgés cette nuit, là-bas ! Mais maintenant !.. Je l'espère aussi. Les malheureux ! Vainqueurs ou vaincus, ils auront tant besoin encore qu'une main les aide à sortir de la nuit où ils sont retombés !

THÉRÈSE

Ne parlez point ; peut-être cela vous fait-il du mal.

LAURENT

J'ai assez été tourmenté par mes pensées ! Une lutte, pareille à celle qui, pendant cette interminable nuit, a ébranlé les gorges du Hard, grondait dans ma tête ; et j'étouffais, la gorge serrée. Maintenant, il faut que je parle, quand même je n'aurais pour m'écouter que ce muet, compagnon fidèle comme le chien qui garde la maison...

THÉRÈSE

Je vous écouterai. (Doucement). Et moi aussi, je suis fidèle.

LAURENT

Je n'ai pas été vaincu ! Ils n'ont point eu raison de moi avec cette blessure, vois-tu,

femme, car je sais, moi, que j'ai raison sur eux. Il faudra bien qu'ils le reconnaissent un jour. Le temps de la force n'est pas éternel ! Quand ils auront partout cherché en vain le bonheur, ils verront qu'il n'est que dans la paix ; et ils renonceront enfin à la haine, ne pouvant renoncer au bonheur... — Peux-tu m'entendre ? Ces paroles pour toi, sont-elles trop graves encore ? Mais si ce n'est plus moi, tu comprendras celui qui les redira un jour.

THÉRÈSE

Pourquoi pensez-vous que j'écouterais quelqu'un d'autre après vous ? S'il faut que toutes vos paroles entrent ici (elle montre son cœur) je vous comprends.

LAURENT

Ils reviendront vers celui qui les aime... Le mal que font les hommes se change en souffrance pour les ramener à l'amour.

THÉRÈSE (à mi-voix).

L'amour...

LAURENT

Cela seul qui crée et qui est éternel ! —

Donnez-moi... Ah ! Voilà que mes forces faiblissent encore et les pierres tournent autour de moi.

THÉRÈSE

Que vous faut-il ? — Mon Dieu, Laurent ! ne mourez pas ! Que pourrais-je vous donner ?

Elle lui essuie le front.

LAURENT (à mi-voix).

Ce n'est rien... Est-ce votre main qui est sur mon front ? Bien, bien... Elle est fraîche comme l'eau de la fontaine. — Tout à l'heure j'irai mieux... Mais il vaut mieux... retirer votre main...

THÉRÈSE

Il s'endort : son souffle continue à soulever ses lèvres ; mais les bruits et les mouvements du dehors ne parviennent presque plus à l'agiter. S'éveillera-t-il encore, et pour quelle...

Elle est interrompue par un tumulte subit. Les vêtements en lambeaux, échevelée, Marie Robin se précipite à droite sur la scène, poursuivie par une bande d'une dizaine d'hommes et de femmes, parmi lesquels Clagan, la femme de Clagan, la femme de Merrin.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MARIE ROBIN, CLAGAN, LA FEMME DE CLAGAN, LA FEMME DE MERRIN, MONTAGNARDS ET FEMMES

MARIE ROBIN (se précipitant vers la maison de Thérèse) :

Au secours, au secours ! A l'assassin !

LA FEMME DE MERRIN

Attrapez-la, la gueuse !

LA FEMME DE CLAGAN

La sorcière, il faut la brûler !

UN HOMME

C'est elle qui nous a tous trahis.

D'AUTRES

A mort ! A mort !

Thérèse s'avance vers eux. Marie Robin se jette dans ses bras.

MARIE ROBIN

Au secours ! Sauvez-moi !

THÉRÈSE

Arrêtez ! Pourquoi la poursuivez-vous ? Qu'y a-t-il donc ?

CLAGAN

Tout est foutu ! On nous a trahis. Les gens de la ville nous attendaient et nous ont mis en pièçes. Maintenant va-t-en voir ce qui reste des montagnards ! Tout est foutu !

THÉRÈSE

La ville est sauvée ! — Hélas ! Et Martin ? Et les autres ? Où sont-ils ?

CLAGAN

Est-ce qu'on sait ! Chacun pense à sa peau. Ceux qui ont pu échapper à la marmelade ont regrimpé comme ils ont pu à travers les rochers. Ça courait, ça roulait, ça hurlait ! Bon Dieu ! Ce qu'il en est resté là-bas, des gaillards de la montagne, avec leurs femmes éventrées et leurs marmots piaillants !... J'en ai vu tomber plus de cent autour de moi, du Herloch, de la Rougegoutte et de toute la colline. Ferry est mort. Merrin est mort...

LA FEMME DE MERRIN

Mon homme, oui ! Ils ont tué mon homme ! (Se retournant vers MARIE ROËIN). A cause de toi, sorcière ! Ah ! Tu me le payeras !

Elle la menace de ses ongles

VOIX

Oui, oui, c'est elle la cause ! — Elle nous a trompés. — A mort !

MARIE ROBIN

Qu'est-ce que je vous ai fait ? Ils criaient tous autour de moi que j'étais leur mère, leur providence, qu'il fallait que je les conduise. Et maintenant, ils veulent me tuer !

CLAGAY

Tu nous as tourné la tête avec tes récits. C'est-y pas toi qui nous as parlé de cette ville comme d'un paradis si beau que nous ne pouvions plus vivre sans y entrer. Nous y avons couru, et toute la troupe des diables d'enfer en est sortie pour nous massacrer.

LA FEMME DE MERRIN

Gueuse, tu faisais la folle pour nous attirer là. Et c'est toi sans doute qui nous as dénoncés !

MARIE ROBIN

Ce n'est pas moi, je le jure, ce n'est pas

moi ! (A Thérèse). Dites-leur que ce n'est pas moi, not'dame ! Je ne les ai pas quittés un moment.

THÉRÈSE (à part).

O Claudine, est-ce là ton ouvrage ? (Haut). Laissez-la tranquille, mes amis. Je sais qu'elle n'a point fait ce que vous lui reprochez. Et voilà déjà trop de sang et de morts. — Mais si tu n'as pas voulu trahir, malheureuse, c'est assez de mal que tu as causé ! Vois ! tant de nos frères disparus, et celui-ci, cet innocent qui va mourir, voilà l'œuvre de ta langue. O Marie, pourquoi as-tu fait ceci ?..

MARIE ROBIN (interdite).

Je ne sais pas, moi... On m'appelait, on me disait, marche ici ou là, et moi, je croyais servir tout le monde. Je portais les nouvelles de l'un à l'autre, moi : c'est mon plaisir de rapprocher les gens. Et voilà que tout le monde m'en veut et que vous me grondez aussi ! — Mais vous verrez, vous verrez, je sais ce qui me reste encore à faire !..

Elle s'en va rapidement à droite. Entre à gauche, OMBREDANE.

SCÈNE III

CLAGAN, LA FEMME DE CLAGAN, LA FEMME DE MERRIN, THÉRÈSE, OMBREDANE, MONTAGNARDS

OMBREDANE

Dieux ! Que j'ai soif !

LA FEMME DE CLAGAN

Voici Ombredane, qui arrive essoufflé et boîtant. Peut-être sait-il quelque chose de nouveau de la bataille.

CLAGAN

Tu as donc échappé aussi ? Mais je ne t'ai pas vu parmi les combattants.

OMBREDANE

C'est que tu n'as pas regardé par derrière. (Se reprenant). Je veux dire quand tu te sauvais.— Ah ! Par tous les balais de la Roche du Sabbat, par les âmes en peine qui passent dans le Mouhi-Hellequin...

CLAGAN

Hé bien, qu'est-ce qui te prend ?

OMBREDANE

Rien. Je jure comme mon maître, parceque je suis furieux. — La maudite créature ! Elle m'a échappé après m'avoir fait courir toute la nuit. Mais je tiens quelque chose d'elle...

CLAGAN

De qui parles-tu ? Toute la nuit ? Alors tu n'étais donc pas avec nous à te battre. Qu'est-ce que tu caches là sous ta blouse ?

OMBREDANE

Rien. Laisse-moi le temps d'aller boire un coup pour réparer les forces que cette nuit m'a coûtées. Et je vous raconterai tout après.

THÉRÈSE (assise près de Laurent).

Sais-tu si mon mari a survécu ? Et Grèche ? Et les autres ?

OMBREDANE

Les voici qui reviennent. Je les ai aperçus de loin, remontant à travers les pierres du Rang-des-Corbeaux. Ils vivent tous les deux. Martin s'avançait le premier, la tête basse, et mon maître, faisant de grands gestes, discourait derrière lui. Ce qui reste du village suit à la file en geignant.

CLAGAN

Les voici. Attendons-les sur cette place. Ce qu'il y a encore à faire, on nous le dira.

OMBREDANE (à part).

Je ne suis pas pressé de revoir mon maître, s'il s'est aperçu que je l'avais abandonné... Guettons, pour reparaître, les événements.

Il s'éloigne au fond. Entrent à gauche MARTIN, le visage sanglant, GRÈCHE, LONGÈNE et une troupe d'hommes et de femmes. Beaucoup sont blessés et se soutiennent sur les bras des plus valides.

SCÈNE IV

LAURENT (évanoui), THÉRÈSE, BABON, CLAGAN, LA FEMME DE CLAGAN, LA FEMME DE MERRIN, PRUNETTE; MARTIN BROMERRE, GRÈCHE, LONGÈNE; HOMMES ET FEMMES.

GRÈCHE

Oui, je le dis aussi: il faut que justice soit faite! Nous en tenons un; que ses complices, s'il en a, soient saisis, et, quels qu'ils soient, reçoivent leur châtiment.

THÉRÈSE (s'avançant).

Toi, Martin! — Mon Dieu, tu es blessé!..

MARTIN

Reste là ! Ne me touche pas. — Où est celui que tu devais garder ?

THÉRÈSE

Ici à cette place, le voilà couché respirant encore; mais ses yeux et ses oreilles sont déjà bouchés par la mort. Pourquoi me demandes-tu cela, Martin, en me regardant ainsi ?

MARTIN

C'est bien ! Tout à l'heure, peut-être, je t'interrogerai et tu répondras. Jusque là, ne m'adresse pas la parole (Se retournant vers ses hommes). Vous avez entendu ce qui a été dit. Avant de faire un pas de plus, avant de pleurer nos morts, de mesurer l'étendue de notre désastre et de décider ce qu'il nous reste à faire dans cette extrémité, nous avons juré de régler d'abord un compte terrible. Il y a eu un traître parmi nous !

VOIX

Oui, oui, un traître ! — Il faut le trouver ! — Qu'on l'exécute !

MARTIN

Que celui d'entre vous qui a un soupçon

contre quelqu'un, le déclare. Personne n'a-t-il rien remarqué, cette nuit, qui puisse aider à découvrir le complot et le coupable?

Les assistants se regardent et se consultent à voix basse.

OMBREDANE (reparaissant au fond; à part).

Un complot? Qu'est-ce que c'est qu'çà? Diable! cela n'aurait-il pas rapport à mon affaire de cette nuit? [Je m'en vais écouter encore un peu pour savoir s'il serait convenable de parler ou de me taire.]

MARTIN

Ainsi personne n'a rien à dire? — Pas même toi, Grèche?

GRÈCHE

Pourquoi t'adresses-tu à moi, Martin? Il y en a d'autres, ici...

MARTIN (brusquement).

Parce que tu devrais enfin parler tout haut et accuser hardiment ceux que tu avais l'air, tout à l'heure, de dénoncer à voix basse, si tu ne veux pas qu'on se défie de toi.

GRÈCHE

De moi? ah!

MARTIN

Oui, de toi ! Voilà ce qu'il faut que je te dise en face, et je ne finasserai pas comme toi, hypocrite ! Ta conduite est louche comme tes paroles, et je connais tes sentiments. Si l'envie, la jalousie et la rancune ont pu exciter ici un traître pour nous livrer à nos ennemis...

GRÈCHE

Eh bien !

MARTIN

Je crois, je te le dis devant tous ces hommes, que c'est toi qu'il faut d'abord soupçonner.

GRÈCHE (à part)

Il croit... Bah ! Il ne sait rien. (haut) Ecoutez parler cet homme, mes amis, écoutez-le parler ! Voyez comme il s'emporte, comme il m'accuse sans preuve, sans fondement ! Mais il m'est bien facile de lui répondre en deux mots : si je vous avais dénoncés, aurais-je passé la nuit au milieu de vous à combattre, et après, est-ce ici que je serais revenu chercher ma récompense, en me livrant à vous, que j'avais trahis ?

CLAGAN

Ma foi... Hein, qu'est-ce que vous en dites?

LONGÈNE

Ça parait assez vraisemblable.

GRÈCHE

Je sais pourquoi il m'en veut et ce qui cause sa colère. Il demande que je m'explique à haute voix; eh bien, je révélerai tout, et tant pis pour lui s'il regrette ensuite de m'y avoir forcé.

MARTIN (violemment).

Vilain lâche, veux-tu dire... (se contenant) Allons va, parle, parle! parle! Accuse-moi d'être le traître, laisse entendre que c'est moi qui ai livré mes hommes; s'il y en a un seul parmi eux pour te croire, je te remets tout de suite mon bâton de chef, et je consens à déclarer, Grèche, qu'il faut te respecter, toi, comme le plus honnête des hommes!

LONGÈNE

Calme-toi, Martin; personne n'a jamais songé même à douter de toi.

GRÈCHE

Je ne dis pas qu'il nous a trahis, prenez-y garde. Mais enfin, qui voulait avertir ces étrangers de notre désastre ? C'est ce Laurent, n'est-ce pas, l'ami, le conseiller des Bromerre? et il l'aurait fait, si la pique de Merrin ne lui en eut calmé l'envie. Il n'a donc pas pu lui-même exécuter son projet. Or, il faut qu'un autre s'en soit chargé à sa place. Qui? cherchons! Quelqu'un qui s'entendait sans doute avec ce pauvre bavard, qui savait ses secrets, qui voulait lui plaire, et qui a pu, n'étant surveillé par personne, avertir les gens de la ville du danger qu'ils couraient ; car ce n'est pas seulement par envie et par rancune, Martin, que l'on trahit : c'est aussi quelquefois, par amour...

MARTIN

Je reconnais cet air perfide. Tout à l'heure, quand nous montions, il m'en est déjà venu quelque chose aux oreilles. Mais maintenant, il faut le chanter tout entier, ou je te le ferai rentrer dans la gorge !

GRÈCHE

Ne crie pas si fort, si tu veux que je chante ! — Mes bons amis, sans être malins

considérez comment cette affaire de trahison a pu s'accomplir, avec quelle ruse, quelle rapidité et quelle adresse elle a été menée, si bien que personne ici ne se chargerait d'expliquer le comment... Que le diable emporte ma femme si je ne reconnais pas ici la main d'une femme!

OMBREDANE (à part).

Une femme! C'est cela même : c'est ma rencontre de cette nuit dans le bois.

GRÈCHE

Enfermez vos femmes, mes amis, enfermez vos femmes! Si je ne savais que la mienne est depuis hier dans ma maison, sous les verroux, je tremblerais d'avoir à me reprocher le malheur qui nous arrive. — Ah! Tu poursuivais les bêtes et les braconniers, Martin! Tu surveillais les affaires des autres, tu jugeais et tu distribuais des amendes sous cet arbre! Mais n'aurais-tu pas mieux fait de surveiller ta maison, et de voir, comme je l'ai vu, la fraude y entrer? Tu ne t'étonnerais pas, aujourd'hui, de découvrir qu'on t'a sacrifié, toi et tous ceux de ta race, au jeune étranger, pauvre chef sans cervelle qui chassais l'oiseau dans le bois, quand il venait nicher dans ton nid!

MARTIN (après un silence coupé par la rumeur des assistants).

Thérèse! Viens ici. Réponds. As-tu entendu ce que disait cet homme? As-tu compris ce dont il t'accusait?

THÉRÈSE

Grèche est un méchant! Que Dieu lui pardonne, c'est un méchant! Hier, il m'a déjà honteusement traitée, et je devine ce qu'il veut dire aujourd'hui. Que faut-il répondre? Que je suis innocente? Mais à quoi serviraient tous les serments du monde, Martin, si tu doutais un seul instant de ta femme?

GRÈCHE

Ah! Ah! Voilà ce qu'elles savent dire toutes! Est-ce là une défense? Est-ce là une raison? Si elle avoue que je l'ai traitée honteusement hier, c'est donc que je l'avais surprise en train de faire une chose honteuse. Ne vous avais-je pas dit qu'entrant chez elle par hasard, j'avais découvert quelle sorte de leçons elle prenait de ce Maître d'école? Elle se dénonce elle-même!

THÉRÈSE

Tu mens, mauvais cœur, tu sais bien que

tu mens ! Je n'ai jamais rien fait ni rien dit que je ne puisse avouer à voix haute. Pourquoi me calomnies-tu ?

GRÈCHE

Qui s'est élancée la première, quand Laurent est tombé, pour le soutenir ? Qui a soigné sa blessure ? Avez-vous remarqué comme elle avait l'air anxieux ? Elle était aussi pâle que lui !.. Et enfin, quand nous partions tous, n'est-elle pas restée seule avec lui ? N'a-t-elle pas pu écouter ses conseils et ses prières et, sans être vue de personne, éxécuter le dessein qu'il ne pouvait plus accomplir ?

THÉRÈSE

Toute la nuit, j'ai veillé près de ce blessé qui allait mourir. Je n'ai pas bougé de cette place, je n'ai parlé à personne ni fait un signe. Babon qui était près de moi et qui m'aidait est témoin que je dis la vérité !

GRÈCHE

Voyez-vous le beau témoin qu'elle appelle à son aide ! Un sourd et muet qu'on peut interroger pendant cent ans sans en tirer un oui ou

un non... S'il ne peut t'accuser, il ne peut pas non plus te défendre. Trouve quelque chose de mieux.

OMBREDANE (à part).

Je n'y tiens plus, il faut que je parle ! [D'ailleurs, c'est mon intérêt : quand ils seront tous occupés par mon aventure, mon maître oubliera de me demander des comptes, et l'escapade passera ainsi.]

MARTIN

Mais voyons, Thérèse, parle ! parle ! Confonds ce scélérat, ne laisse pas un soupçon sur toi.

THÉRÈSE

Mon Dieu ! Que dire de plus ? Comment me défendre, n'ayant que la vérité pour moi contre celui qui m'attaque par le mensonge ? Je suis toute seule...

OMBERDANE (s'avançant).

Arrêtez ! Je vois que vous avez besoin qu'on vous vienne en aide, à tous. Hé bien, moi, Ombredane, j'ai quelque chose à dire qui éclairera, je pense, tout cet embrouillamini.

GRÈCHE (à part).

Au diable, si cet imbécile s'en mêle ! Je crains bien qu'il ne gâte tout et me compromette, quand l'affaire marchait si bien. (Haut). D'où viens-tu, coquin ? Comment oses-tu prendre la parole ?

LONGÈNE

Laissez-le parler.

VOIX

Oui, parle, parle. Ombredane !

OMBREDANE (saluant la foule).

Merci.— Je partais pour me battre, comme tout le monde, lorsqu'en route, m'étant aperçu que je n'avais pas d'armes, je crus bien faire de quitter un instant la troupe pour aller en chercher.

GRÈCHE

C'est à dire, poltron, que tu cherchais un prétexte pour te sauver.

Dans l'assistance, quelques-uns rient, d'autres font : Chut ! Silence !

OMBREDANE (à part).

Aïe ! Voilà le pas difficile ! (Haut). Moi me sauver, oh ! Pouvez-vous le croire ? Je vous dis que j'allais chercher des armes, pour me battre, au premier rang, — à côté de vous ! Je me rappelai que j'avais laissé mon grand couteau et ma massue dans un certain endroit de la forêt où je vais souvent pour ramasser les bêtes prises au piège et les dépecer. J'y grimpe. Il commençait à faire une nuit du diable. Et au moment d'entrer dans la clairière, j'entends des pas et un bruit de voix. J'écoute sans bouger, et d'abord... je ne comprends pas grand'chose.

MARTIN

Enfin ? Achève vite et ne bavarde pas ! As-tu distingué des visages, reconnu des voix ?

OMBREDANE

Non, il faisait pleines ténèbres, vous dis-je, et ceux qui parlaient étaient enfoncés sous les arbres et chuchotaient entre eux. A la fin, un des deux — ils étaient deux — a élevé la voix et j'ai entendu qu'il disait : « Le misérable, il m'a trahi ! » Et puis : « Tu dis qu'ils sont déjà en route ? » Et enfin « Merci femme, tu nous a sauvés. » Puis ils se sont séparés en courant.

GRÈCHE

Une femme ! Hé bien, douterez-vous encore ? Cela ne confirme-t-il pas tout ce que je vous ai dit ? Qui donc serait-ce si ce n'était pas celle-ci ?

Il désigne THÉRÈSE.

OMBREDANE (avec assurance).

Non, ce n'était pas elle.

GRÈCHE

Qu'en sais-tu puisque celle dont tu parles, tu ne l'as pas vue ?

OMBREDANE

La preuve, la voici. En voyant qu'elle se sauvait, bravement j'ai couru derrière elle ; autant trotter derrière un esprit ! Je me suis essoufflé sans pouvoir l'atteindre ; mais en s'enfuyant, elle a laissé le manteau dont elle se cachait la tête s'accrocher aux piquants d'un houx. C'est là que je l'ai saisi, et faute de la bête, j'ai du moins ramassé sa peau. Cherchez comme dans le conte, la femme à qui appartient ceci et vous découvrirez celle que vous voulez connaître.

Il tire de dessous sa cotte la capuche que Thérèse a remise à Claudine, à l'acte précédent.

MARTIN (après un silence).

Thérèse, sais-tu à qui est ce manteau?

THÉRÈSE

Il est à moi. Mais...

Rumeurs sourdes et mouvements dans la foule.

GRECHE (vivement).

Il est à elle! Vous l'avez entendue? elle a avoué! Par tous les démons cornus de l'enfer, je n'aurais déjà fait qu'un saut jusqu'à la maison et étranglé des mains que voici, sans autre procès, ma misérable femme, si j'avais reconnu dans ce morceau d'étoffe, la preuve honteuse de sa trahison!

THÉRÈSE (à part).

Ah mon Dieu! Si je dis la vérité, c'est Claudine que je dénonce, et la voilà perdue...

MARTIN

Hé bien, tu te tais? tu ne trouves plus rien à dire?... Alors...

LONGÈNE

Arrête, Martin, ne condamne pas si vite. Je ne puis croire que ta femme soit coupable; elle va nous expliquer...

THÉRÈSE (à part)

Si j'avais pu, en mourant, sauver un seul de ces êtres... — Laurent. Laurent, je veux faire ce que vous m'avez appris !

GRÈCHE

Elle se tait, parbleu, parce qu'elle n'a plus rien à répondre. La voilà confondue. Que voulez-vous de plus ?

MARTIN

La chose est donc vraie ! C'est toi, ma femme, qui as trompé ton mari pour cet homme, qui es devenue sa complice et qui as fait massacrer les tiens pour sauver des étrangers ! Ce n'est pas possible ! mais crie donc que ce n'est pas possible !

THÉRÈSE (pleurant en silence).

O — Martin !

MARTIN

Ne me nomme plus ainsi ! Je suis ton seigneur et ton juge. Agenouille-toi devant moi.

THÉRÈSE (s'agenouillant ; à part, les yeux tournés du côté de Laurent).

Ce que Claudine a fait par pitié pour lui était plus terrible... Je ferai ceci par pitié pour elle.

MARTIN (lentement et très contenu).

Anciens de ce village, hommes de la commune et du ban, vous savez maintenant quelles choses ont été faites, comment vous avez été vaincus et par qui nous avons été livrés. Comme nous l'avions juré, nous avons mis la main sur les coupables. Les voici tous deux à vos pieds. Pour cet homme, déjà frappé avant son crime et qui est étendu là, vous délibérerez entre vous sur ce qu'il convient d'en faire, et j'exécuterai la sentence. Mais la femme m'appartient et c'est à moi d'en disposer.

LONGÈNE

Martin, que vas-tu faire? Réfléchis avant de prendre une résolution irréparable.

MARTIN

Vieil homme, quoique l'âge ait dû t'apprendre plus qu'à moi, tu n'as pas à m'enseigner ce que la justice me dit de faire! Laissez-moi seul et ne vous préoccupez pas de ce que je vais résoudre.— Nous avons tous été coupables en quelque chose : nous avons, par faiblesse, laissé toucher à nos lois, aux usages anciens de cette contrée. Et nous en avons été tous

punis. Désormais, on apprendra à respecter de nouveau l'antique justice.

Il fait signe à THÉRÈSE de se lever. Puis il se dirige lentement vers sa maison. Tous s'écartent pour les laisser passer, avec une silencieuse terreur. Sur le seuil, MARTIN ordonne par un geste à THÉRÈSE d'entrer la première dans la maison. Elle regarde une dernière fois LAURENT qui, à ce moment, fait un mouvement de réveil, et, sans parler, elle obéit. Au moment de la suivre, MARTIN se baisse, ramasse sa hache qu'il a jetée là, en arrivant, puis entre à son tour dans la maison, dont il referme la porte. — Le silence continue pendant quelques instants. La plupart des assistants restent les yeux fixés sur la maison, dans une attente muette.

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, moins MARTIN ET THÉRÈSE

OMBREDANE

Qu'est-ce que j'ai fait là ? Si je m'attendais à voir mon récit...

GRÈCHE (bas).

Plus un mot, maintenant. Tu as très bien parlé, mon petit Ombredane. — sans le faire exprès ! Mais arrête-toi, car tu ne dirais plus que des sottises.

LAURENT (revenant à lui).

J'ai soif... Thérèse, êtes-vous là ?

GRÈCHE

Entendez-vous comme il la réclame, comme il miaule encore après sa chatte? (S'approchant de Laurent) N'appelle pas Thérèse! elle ne peut plus venir. On sait ce que vous avez fait ensemble. Grâce à vous, les trois quarts des nôtres sont morts; demain la race des montagnards sera peut-être anéantie, ou il faudra que nous délogions tous. Mais avant que nous n'en soyons réduits là, méchant fou, réformateur imbécile, toi et ta complice...

On entend à gauche une sonnerie de trompette.

CLAGAN

Ecoutez! reconnaissez-vous cette musique?

LONGÈNE

Ce sont les gens de la ville: nous sommes pris!

Une partie des montagnards s'enfuit au fond de la scène. Les autres s'apprêtent à lutter.

GRÈCHE (à part).

Malheur à moi! Je n'ai pas eu le temps de sauver mon or!...

HAGON portant son costume guerrier, apparaît à gauche, suivi de deux soldats dont l'un porte une bannière.

SCÈNE VI

Les Précédents, Hagon

HAGON

Ne fuyez pas et laissez vos armes. Je ne viens pas combattre ; je suis seul avec ces deux hommes.

OMBREDANE

C'est lui, le seigneur de la forêt !

GRÈCHE (à part).

S'il me voit et s'il parle, je suis perdu !

Il se dissimule derrière les autres.

HAGON (s'avançant seul).

Vous avez parmi vous un des nôtres, celui que vous nommez Laurent. Qu'avez-vous fait de lui ? Livrez-le moi, et votre vie sera épargnée. On vous laissera partir avec vos ménages, vos biens et vos troupeaux, et vous irez vous établir par delà ces sommets dans le pays voisin où les eaux coulent vers une autre mer.

LONGÈNE

On nous chassera de notre montagne ! — Et si nous ne te donnons pas celui que tu réclames ?

HAGON

Ce soir même, une armée toute prête à marcher et n'attendant qu'un signe de moi, sortira de la ville, escaladera ces pentes et viendra achever votre destruction. Pas un de vous ne trouvera grâce ; vos maisons seront rasées, les enfants même massacrés jusqu'au dernier. Et puisque vous vous êtes jetés sur nous comme des loups affamés, vous serez traités comme un troupeau de loups !

CLAGAN

Faut-il supporter ces menaces ?

LONGÈNE

Nous y sommes forcés. — Ce n'est pas à nous de te donner une réponse. Il faut que notre chef t'entende, d'abord, et parle.

HAGON

Où est-il ?

LONGÈNE

Dans sa maison, là...

HAGON

Un de vous peut-il lui dire qu'il sorte ?

LONGÈNE

En ce moment personne n'oserait !

Ils regardent tous, de nouveau, la maison.

OMBREDANE

Il faut que j'essaye de voir quelque chose.

Il s'approche de la fenêtre et se dresse sur la pointe des pieds, pour regarder dans l'intérieur de la maison.

LA FEMME DE CLAGAN

Hé bien ?

PRUNETTE

Qu'est-ce que tu vois ?

OMBREDANE

Rien... Attendez. C'est tout noir. (Il examine avec plus d'attention. Tout à coup, il pousse un grand cri d'effroi). Ah !... (Il s'éloigne précipitamment de la maison, le visage défait. Tous ceux qui s'étaient approchés reculent).

LES FEMMES

Qu'est-ce que tu as vu ? Qu'est-ce que tu as vu ?

Ombredane terrifié ne répond pas. — La porte s'ouvre. Martin, apparait sur le seuil.

SCÈNE VII

Les Précédents, Martin

MARTIN (à Hagon, lentement, après l'avoir regardé).

Que demandes-tu ?

HAGON

Mon fils, — Laurent ! Rendez-le moi et je vous pardonnerai.

MARTIN

C'est ton fils ? Il est là. Tu peux bien le prendre, maintenant ! (Les assistants qui étaient groupés devant LAURENT, s'écartent de manière à le laisser voir par HAGON). Et avec lui, emporte ceci. Voilà le don que je lui rends, à lui et à tous ceux de votre race.

Il jette la tête de Thérèse aux pieds de LAURENT.

LAURENT (se redressant, puis retombant sur les genoux).

O jour ! O vie ! O justice ! justice !...

HAGON

Misérables, que me montrez-vous ici ? Mon fils blessé, prêt à mourir, et cette jeune tête tranchée !

MARTIN

L'homme et la femme s'étaient unis pour nous perdre. Ils ont reçu leur récompense. Je ne l'ai pas jugée parce qu'elle était coupable envers moi, mais parce qu'elle avait trahi les siens. Et maintenant, on saura comment ce peuple punit et s'il a peur la mort.

LAURENT (penché à terre vers la tête de THÉRÈSE).

Coupée, ils t'ont coupée, pauvre tête !... Et tes yeux grands ouverts me regardent encore avec des larmes ! — Oh jamais la douleur humaine n'a contemplé en face une plus grande iniquité... Fleur sans tache !

MARTIN (criant).

Tu mens ; elle s'était souillée avec toi.

LAURENT

Sans tache, comme l'églantine sauvage, comme la neige qui rayonne là-haut sur les grands sommets ! Nulle ne fut plus chaste d'âme ; nulle ne garda plus fidèlement son corps à son époux. J'en atteste la mort, qui ne peut mentir !

MARTIN

Ose dire qu'elle ne t'aimait pas !

LAURENT

Oh ! Je suis sûr à cette heure qu'elle m'aimait, et je dirai à la face du monde combien tu m'étais chère, martyre aux joues si blanches ! Fallait-il donc aussi ta vie ? N'était-ce pas assez de moi ? — Oui, je t'ai aimée, et j'ai su que tu m'aimais. Je t'ai aimée dans la pitié, dans l'espérance et dans la douleur ! Dans tous ceux à qui je me donnais, je t'ai aimée ! Et un désespoir pire que toute souffrance, me déchire, de penser que c'est moi qui suis cause de ta mort !..

HAGON

Cœurs féroces, avez-vous donc pu tourmenter ce malheureux qui était venu vers vous et dont la seule faute fut de vouloir vous rendre heureux ? Et elle, l'infortunée, pourquoi l'avoir frappée ? Quel était son crime ?

MARTIN reste silencieux.

LONGENE

Pour plaire à celui qu'elle aimait, on dit qu'elle nous a dénoncés et livrés cette nuit à un de tes espions. Il faut que ce soit vrai, puisqu'elle-même n'a pas nié son crime. Mais elle en a été trop rudement châtiée et sa mort est plus horrible que sa faute.

HAGON

Par le ciel, celui qui l'a accusée a menti ! Je le sais, puisque c'est moi-même qui vous guettais cette nuit dans la forêt du Bâlmont : jamais cette bouche lamentable ne m'a parlé.

LONGÈNE

L'entends-tu, Martin, ce n'était pas elle !

GRÈCHE (à part).

Alors, qui donc était-ce ? — Gare à moi, maintenant !

CLAGAN

Cette femme qui nous a vendus, son nom ?

HAGON

Croyez-vous que je veuille vous livrer une autre tête, bourreaux ? (A Laurent). Malheureux enfant ! Est-ce ainsi que je te retrouve ? Qu'ont-ils fait de toi ! Qu'as-tu fait de toi ? Cruel, tu as eu pitié de tous ces hommes, excepté de toi-même et de ton père... Hélas ! Vois où il t'a conduit, ton détestable rêve, puisque poursuivant le bien, tu n'as travaillé qu'à une œuvre de malheur pour toi et tous ceux qui t'aimaient !

LONGENE (avec tristesse).

C'est vrai, celui-là avait été bon pour nous...

HAGON

Et voilà comme vous l'avez récompensé ! Malheur à vous, vous en serez punis ! Puisque je n'ai pu sauver mon fils, je le vengerai. Vous mourrez tous avec lui !

LAURENT (s'agitant dans l'agonie).

Ah ! Est-ce donc là... Est-ce donc là mon œuvre ? Me suis-je trompé ? Faut-il renier ma vie et mourir désespéré !... — Non ! — J'ai fait ce que je devais faire... et tout eût été beau ! Mais c'est vous... c'est vous qui ne l'avez pas voulu... Hé bien, une dernière fois, mon père... ayez pitié d'eux, si vous avez... pitié... de moi !

Il meurt.

HAGON

C'est fini ! Mon fils est mort... (Il fait signe aux deux soldats de ramasser le corps). J'emporte tout ce que vous me rendez de lui, son cadavre. Mais ce soir vous serez tous couchés à cette place, comme lui.

Il s'apprête à partir. GRÈCHE s'avance derrière lui.

GRÈCHE (bas).

Il n'est pas parti encore... Camarades, quand vous tenez votre ennemi, seriez-vous assez fous pour le lâcher ?

Il veut frapper HAGON de son couteau. HAGON lui saisit le bras et le force à s'agenouiller sur le sol.

HAGON

Ah ! C'est toi que je retrouve, traître ! C'est toi-même qui viens te faire punir !

GRÈCHE

Au secours ! A l'aide !..

HAGON

Voilà le vrai coupable, celui qui nous a tous trahis ! Il s'entendait avec moi pour vous surveiller et vous exciter à la révolte : je le payais, et à mon tour, il m'a trompé. Que faut-il faire de lui ?

LONGÈNE

Ah, gueux ! C'est donc toi qui es la cause de tous ces malheurs ?

CLAGAN

Assommez-le !

MARTIN (s'avançant vers HAGON et lui parlant presque bas).

Cède-moi cet homme, et emporte ton fils.

HAGON

Soit ! Je compte sur vous et sur votre haine pour être sûr de ma vengeance, en attendant que je vienne moi-même l'achever. (MARTIN lie les mains de GRÈCHE avec sa ceinture de cuir, qu'il détache, et l'emmène à droite, un peu à l'écart). Nous nous reverrons ce soir ; avant que les vêpres aient sonné aux cloches de la ville...

Claudine apparaît à gauche, portant, l'air égaré, un enfant dans ses bras.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, CLAUDINE

CLAUDINE

Les cloches de la ville ne sonneront plus jamais, jamais ! La ville n'est plus. Tout est mort ! J'ai vu la chose la plus terrible...

LONGÈNE

Claudine ! D'où vient-elle ? Qu'est-ce qu'elle nous annonce encore ? Comme ses yeux sont fixes !

CLAGAN

On dirait que ses vêtements sont tout couverts d'eau. Et quel est cet enfant qu'elle tient dans ses bras ?

CLAUDINE

Où est l'homme qui parlait avec une voix si douce, et qui disait : je vous apporte la paix ! — Et cette Thérèse, dont les bonnes mains devaient le guérir ? Je les ai laissés ensemble cette nuit ; et pourtant, je savais bien qu'ils s'aimaient...

LONGÈNE

Morts tous les deux... Va, ne regarde pas de ce côté, ma fille ! Ton esprit qui semble déjà troublé par une émotion trop forte, ne supporterait pas ce spectacle.

CLAUDINE

Morts tous les deux ? Hélas, il n'y a plus de pitié sur terre ! (Elle regarde avec égarement le corps de LAURENT, puis s'asseyant sur une pierre, elle se met à bercer l'enfant qu'elle porte sur ses genoux). [A qui vais-je confier ce petit garçon que j'ai sauvé de l'eau, comme la fille du Roi d'Egypte dont le Maître d'école nous disait le conte ? Il faudra en prendre bien soin.

et j'ai peur de ne pas savoir assez doucement le manier et le vêtir, moi qui n'ai pas pu avoir d'enfant... S'il mourait, ce petit, que resterait-il encore de sa race ?]

HAGON (s'approchant d'elle).

Cet enfant... Mais vraiment, c'est un des nôtres ; son costume, ses boucles noires, ce collier d'or à son cou !.. Comment est-il dans tes bras ? Où l'as-tu volé, malheureuse ? Voyons, regarde-moi ; ne me reconnais-tu pas ? Tu n'étais pas folle quand tu me parlais cette nuit ?

LONGÈNE

C'est donc toi qui nous as dénoncés ?... Va, nous ne te punirons plus. Nous sommes tous rassasiés aussi de choses cruelles. Mais tâche de reprendre tes sens ; comment t'entendais-tu avec nos ennemis ?

CLAUDINE

Grèche me croyait enfermée : mais je l'écoutais quand il parlait hier, dans le jardin, avec l'étranger et quand j'ai compris qu'il le trahissait à son tour, c'est moi qui suis allée dans la forêt avertir ce seigneur, afin de sauver la ville et de contenter le dernier vœu de Laurent.

HAGON

Tout ce qu'elle dit est la vérité. Mais ensuite, après m'avoir quitté, qu'as-tu fait, qu'as-tu vu ?

CLAUDINE

Toute la nuit, j'ai couru à travers le bois, croyant entendre derrière moi les pas de mon homme qui me poursuivait, quand je suis enfin tombée de fatigue, hors de la forêt, au bord d'une roche. A mes pieds s'étendait un lac profond, gonflé par les torrents de la montagne qu'arrête dans la vallée un mur de pierres ; et plus bas — la ville. C'est de là que j'ai vu la fin de la bataille ; et la nuit était toute rouge et pleine des cris de nos hommes égorgés. Alors, moi, songeant que c'est à cause de moi qu'ils tombaient ainsi, je me tordais les bras et je pleurais, je pleurais toutes les larmes de mon corps !...

HAGON

Va, ne te repens pas. Si tu ne m'avais pas averti, ce sont tous les nôtres, peut-être, qui périssaient massacrés ; et leurs vies n'étaient elles pas innocentes ? Tu as sauvé une ville libre et prospère de la rage de ces bandits.

CLAUDINE

Ah ! Maintenant, va chercher la place où elle se dressait, ta ville ! Je te dis qu'elle a péri tout entière ! N'as-tu pas entendu ?

HAGON

Tu mens, malheureuse, c'est impossible ! Je l'ai laissée ce matin, debout, célébrant son triomphe et préparant sa vengeance.

CLAUDINE

Il aurait mieux valu pour vous, malheureux, au lieu de prendre tant d'orgueil et de lutter, dans la dureté de vos cœurs contre celui qui ne voulait plus de misérables, voir si vos pierres étaient solides et si la muraille qui vous gardait ne pliait pas au-dessus de vous. L'ouvrage énorme, la digue qui retenait l'étang...

HAGON

Hé bien, achève !

CLAUDINE

Elle s'est rompue ! Et toute la masse des eaux s'est écroulée par là sur la cité. Sans doute, depuis longtemps déjà, une brèche s'y était faite par la force des saisons ; car les bras

du vieillard et de la folle n'auraient pu tout accomplir en une heure. Mais ce sont eux, je les ai vus, qui ont frappé le dernier coup.

LONGÈNE

Quel vieillard? De qui parles-tu? Et la folle, est-ce Marie Robin que tu veux dire?

CLAUDINE

C'est elle, et vous ne la verrez plus : elle est morte la première en achevant son œuvre. — L'autre, celui qui travaillait auprès d'elle, comment le nommer?.. un être en vie ou un fantôme? Jamais je n'ai vu une face si vieille et si terrible ! Brandissant son pic de fer, il attaquait le mur haut et large comme une colline; et comme je m'étais penchée au bord de la roche, attirée par le bruit sourd des coups, j'aperçus à mes pieds, aux premières clartés du matin, le vieux homme accroupi, faisant sauter le joint des pierres, tandis que Marie, à côté de lui, essayait de les déraciner avec ses mains.

LONGÈNE

Ah ! Il n'y a qu'un homme qui ait pu faire une chose semblable ! Ce vieux dont tu parles, j'en suis sûr, c'est Siméon, notre ancien chef, qui veillait sur nous ! Siméon Bromerre est sorti de la montagne pour nous sauver.

[HAGON

Mais le mur géant tenait bon encore ; il n'a pu céder !

CLAUDINE

Ah ! Il s'est fendu en deux comme un sac trop plein qui crève et l'avalanche d'eau l'a emporté tout entier dans son ouragan. Seigneur! Jamais la montagne n'a roulé un bruit si terrible. Etiez-vous donc sourd que vous n'avez rien entendu? J'ai vu la folle courir sur les bords de ces pierres, quand elles tremblaient déjà ; et son compagnon, en vain, lui faisait signe de s'écarter. Elle levait tout grand ses bras maigres et tournée vers la ville, elle s'est mise à pousser son cri sauvage : au loup !... Elle ne l'a pas dit deux fois, et la trombe de rochers et d'écume s'est écroulée sur elle.]

HAGON

Malédiction ! Ma ville détruite, mon fils mort — en un jour ! Tout est perdu !

CLAGAN

Tout est sauvé ! Entendez-vous, vous autres? Il n'y a plus de ville. (A Hagon). Hé bien, où sont tes soldats, où sont tes armées qui

devaient, ce soir, nous anéantir tous ? Toi qui nous menaçais, te voilà maintenant à notre merci, et on va te faire payer...

CLAUDINE

O fous, fous que vous êtes ! Ne penserez-vous donc jamais qu'à vous déchirer, et n'aurez-vous de repos que quand le dernier de vous restera seul sur le canton désert ?... Oh ! votre cœur, à la fin, se serait fendu d'épouvante et de pitié si vous aviez pu voir ce qu'en un instant a fait de tant de choses vivantes la force terrible de la mort ! Tout s'effondrait, tout roulait emporté par la grande vague, et les maisons, les cheminées, les tours, les arbres étaient arrachés du sol plus vite qu'un tas d'avoine quand un coup de vent s'élève du nord ! Les bêtes et les gens, avant d'avoir pu pousser un cri, périssaient par milliers noyés ou écrasés entre les pierres. S'il s'est sauvé cent de ces misérables, c'est que la mort n'a pas voulu d'eux. Il ne leur reste plus un abri, ils ont perdu sous leurs yeux leurs parents, leurs amis, leurs biens et la dernière ressource de l'espérance ! Les yeux hagards, comme s'ils avaient rêvé, ils restaient là au bord de cette mare d'eau et de boue qui

couvre maintenant la place où s'élevait leur ville.] Je leur ai fait signe de me suivre; j'ai pris dans mes bras cet enfant qui criait, jeté par le flot entre les décombres d'une grande église en ruines et qui restait pendu par ses petites mains au cou de sa mère écrasée.

HAGON (à part).

Les hommes s'agitent pour une œuvre de tendresse ou de haine, mais rien de ce qu'ils sèment ne leur donne le fruit qu'ils avaient prévu... O mon fils, j'ai combattu ton effort, et il te coûte la vie; je voulais sauver notre Etat, et me voici aussi vaincu. Ton rêve avait-il raison, peut-être? (Haut). Maintenant faites de moi ce que vous voudrez.

CLAGAN

Regardez : qui vient par là?

LONGÈNE

Une troupe d'êtres magnifiques et lamentables; des créatures vêtues de riches costumes et dont le visage abattu, les mains jointes... Ah! ce sont les survivants de la ville morte, les naufragés.

Entrent à droite une dizaine de gens de la ville, hommes et femmes, dans une attitude de suppliants.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS. LES GENS DE LA VILLE, *puis* SIMÉON BROMERRE

CLAGAN

Nos ennemis, qui viennent nous demander grâce !

CLAUDINE

Vos frères, qui viennent vous implorer. O malheureux que nous sommes tous, [nous qui avons, par notre folie, perdu les trois quarts de nous-mêmes et eux, décimés, ruinés par le destin qui punit leur orgueil !] Ayons pitié les uns des autres ! A quoi sert d'envier ? Chacun est assez riche de son infortune. Ne soyons plus des ennemis l'un pour l'autre, mais aidons-nous à porter notre croix !

Les suppliants se mettent à genoux et étendent les mains vers les Montagnards.

LONGÈNE (branlant la tête).

Ils n'ont plus de toits... et beaucoup de nos maisons sont vides !

CLAUDINE

Pleure, petit enfant, joins tes mains comme tu les serrais, dans ta terreur, au cou de ta

mère noyée, afin d'attendrir ces cœurs s'ils ne sont pas plus insensibles que la mort. Qui parlera le premier ? Qui montrera que son âme a enfin compris la miséricorde et que le temps est venu du pardon et de l'union ?

Ils restent silencieux. MARTIN détache les courroies dont il avait lié les mains de GRÈCHE et le pousse sur le devant de la scène.

MARTIN

Va. Va-t-en ! (GRÈCHE le regarde avec étonnement et ne s'éloigne pas). Entends-tu ? Tu peux partir, tu es libre. — Tu as fait du mal ; mais ces mains-là ne pourraient plus te punir. Allons, va ! quitte ce pays. Si tu dois rester méchant encore, tant pis — tant pis, pour toi ! (GRÈCHE sort à droite, le dos courbé. MARTIN, s'adressant aux assistants en évitant de les regarder, les yeux fixés à terre). Je vais partir aussi. Après ce qui s'est passé ici, personne ne doit plus me revoir. Je ne m'accuse pas de ce que j'ai fait ; je croyais être juste ; mais quelque chose de plus fort nous a tous vaincus. Adieu : vous n'aurez plus désormais de chef et personne ne ramassera pour vous commander, ce bâton inutile.

Il brise sur son genou son bâton de chef et en jette les morceaux.

LONGÈNE

Martin, où t'en vas-tu ?

MARTIN

Ne t'inquiète pas. Là-haut, vers les choses qui sont dans l'ombre. Que nul ne me suive et ne se retourne vers moi !

CLAGAN (montrant du doigt la pente de la montagne qu'on aperçoit au fond entre les maisons de la place).

Regardez : quelqu'un descend de la colline.

On aperçoit dans l'éloignement SIMÉON BROMERRE, un vieillard sans âge, vêtu d'une peau de chèvre, sa tête nue couverte de cheveux blancs qui se mêlent à sa longue barbe. Il tient en mains une sorte de massue de fer. Il s'arrête à mi-côte de la pente boisée, tourné vers la place et les assistants.

CLAUDINE

C'est lui ! C'est le vieillard que j'ai vu ce matin près de la folle, quand il attaquait avec son pic le mur croulant.

LONGÈNE

L'ancien chef du village, Siméon Bromerre!

MARTIN

Oui ; il vient me chercher. C'est avec lui que je dois repartir. Grand'père, vous saviez que notre œuvre à tous deux était finie, sans

doute. Des temps nouveaux sont venus : une autre justice va régner. Nous, nous rentrerons dans la montagne, et la vieille forêt ne sera pas assez épaisse pour nous. (Il passe près de la place où la tête de THÉRÈSE repose à côté du corps de LAURENT). Vous prendrez soin d'elle, n'est-ce pas? Moi je n'oserais plus la toucher ; et pourtant... Peut-être les coucherez-vous dans la terre tous les deux, l'un près de l'autre? Vous ferez bien. (Il s'éloigne vers le fond pour retrouver le vieux SIMÉON qui le regarde, toujours immobile. Près de disparaître, il se retourne, une dernière fois vers les assistants). Unissez-vous, faites une nouvelle race et tâchez de vous commander vous-mêmes ! (Il s'éloigne de nouveau. Arrivé près de son grand'père, il s'incline devant lui. SIMÉON, sans rien dire, reprend sa marche et disparaît vers la hauteur, suivi de MARTIN qui marche à quelques pas derrière lui).

LONGENE (tendant la main à HAGON).

Donnons-nous la main. Oublions ce que nous avons été l'un pour l'autre, et rapprochés par le malheur, ne formons plus qu'un peuple.

HAGON

Qu'il en soit ainsi. O Morteville, ce nom seul restera de toi ! Nous pleurerons ensemble nos morts.

CLAUDINE

Puis, nous songerons à ceux qui demandent à vivre. — Venez tous avec nous, pauvres gens, afin de retrouver le foyer perdu et la famille! Et, en attendant que le temps console nos deuils et répare nos malheurs, nous jetterons les branches et les fleurs de l'automne sur les restes de ces deux martyrs, dont le sang nous achète la paix et dont l'exemple nous a enseigné l'amour!

Tous les assistants détachent du feuillage aux arbres qui garnissent la place et lentement, en procession, derrière CLAUDINE et l'enfant, viennent les jeter sur les restes de LAURENT et de THÉRÈSE. — Le rideau se ferme.

PQ
2631
068M6

Pottecher, Maurice
Morteville

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY